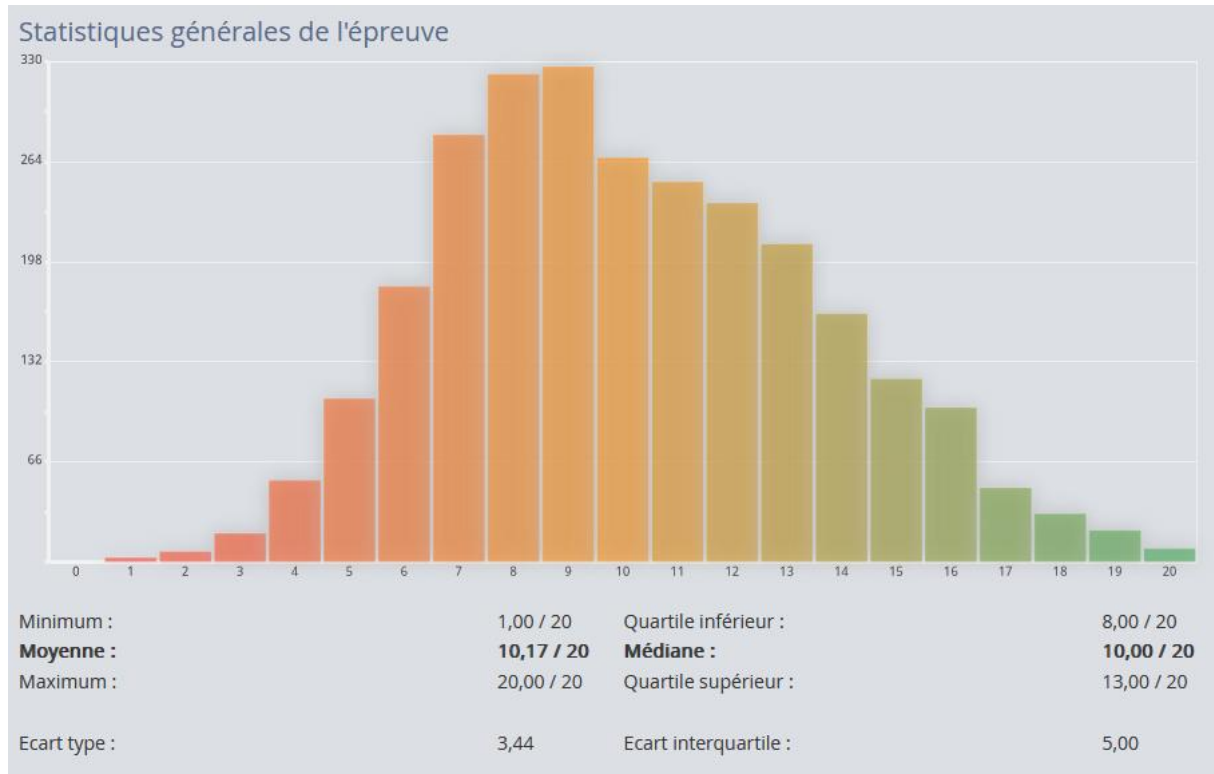


RAPPORT DE L'ÉPREUVE ÉCRITE D'HUMANITÉS



« Il est possible que l'individu trouve son profit et même son aise à se fondre dans la collectivité, mais ce ne serait qu'au détriment de celle-ci. Pour elle, et non pour lui, il doit se défendre contre elle. »

Jean Rostand, *Carnet d'un biologiste*, 1959.

En quoi cette affirmation vous permet-elle d'approfondir votre réflexion sur *Les Sept contre Thèbes* et *Les Suppliants* d'Eschyle, le *Traité théologico-politique* (préface et chapitres XVI à XX) de Spinoza et *Le Temps de l'innocence* d'Edith Wharton ?<sup>1</sup>

### Bilan d'ensemble

Le bilan de la session 2025 du concours est, dans l'ensemble, positif. Le jury a lu des copies remarquables, dans lesquelles une compréhension fine de la citation donnait matière à une réflexion originale, nourrie d'une lecture sensible du programme. Leurs auteurs ont obtenu d'excellents résultats, la note maximale ayant été plusieurs fois attribuée, alors qu'elle ne l'avait pas été en 2024. Plus généralement, l'énoncé a été mieux compris que lors de la session antérieure. Par conséquent, le sérieux avec lequel les candidats avaient travaillé le thème et les œuvres, et s'étaient entraînés à l'exercice de la dissertation – formellement maîtrisé par la majorité d'entre eux — a pu être

<sup>1</sup> Les références données dans ce rapport correspondent aux éditions suivantes : pour les tragédies d'Eschyle, folio classique (*Tragédies complètes*, folio classique n°1364), pour le *Traité théologico-politique* et *Le Temps de l'innocence*, GF (n°1671 et 1672).

pleinement récompensé. En outre, les correcteurs se réjouissent de ce que les quatre œuvres aient été mobilisées de façon relativement équilibrée. Les dissertations lues au cours de cette session ont ainsi, assez souvent, rejoint les intentions et les attentes du jury. À cet égard, on a eu, cette année, le plaisir de pouvoir soumettre à la réflexion des étudiants un sujet en forme de clin d'œil, puisque l'énoncé consistait en un aphorisme écrit par un homme de science qui était également un homme de lettres. Beaucoup ne s'y sont pas trompés, et certains se sont même autorisés de l'éclectisme de Jean Rostand pour raisonner par analogie, élaborant des développements parfois inspirés sur la symbiose ou la coévolution. Ils embrassaient alors, jusqu'au terme du raisonnement, la tension entre l'individu et la communauté paradoxalement formulée par le biologiste. Un candidat connaissait même les *Pensées d'un biologiste*, autre recueil de Jean Rostand, qu'il a cité en amorce. La correction de la session 2025 a donc apporté d'indéniables motifs de satisfaction, et même d'enthousiasme. Cela n'aurait guère été possible sans l'excellence de la préparation dispensée aux étudiants par leurs professeurs : qu'ils en soient chaleureusement remerciés.

Il y a lieu, néanmoins, de signaler tout particulièrement à l'attention des futurs candidats **deux points de vigilance**. D'une part, au-delà de la maîtrise de codes formels, la dissertation repose sur l'adoption et la mise en œuvre d'une **authentique démarche argumentative**. Comme cela a été rappelé à maintes reprises dans les précédents rapports, dissenter ne revient pas à exposer une pensée déjà constituée, figée en paragraphes appris par cœur, en additionnant des arguments retenus avec leur immuable duo ou trio d'exemples. Il s'agit au contraire de construire un cheminement de pensée exprès pour le sujet, le jour de l'épreuve : **la réflexion progressivement déployée doit viser à répondre au problème spécifique que soulève la citation proposée**. Il est donc exclu de plaquer sur l'énoncé une problématique déjà traitée pour dérouler une argumentation préconçue. Certes, il entre dans l'exercice de la dissertation une part d'adaptation : on réfléchit d'autant mieux à un énoncé, le jour du concours, qu'on a auparavant pensé, au prisme des œuvres, les grands enjeux du programme. Toutefois, il convient de mobiliser connaissances et idées au service du sujet, et non pas de ramener artificiellement le propos de l'auteur à ce que l'on a appris et déjà pensé – sous peine de tordre le sujet, et de le manquer. Autrement dit encore, **la citation donnée doit être le point de départ et demeurer, tout au long du travail, le point de repère**. Dans une épreuve en temps limité, la tentation du réemploi est grande, à chaque étape de la composition. Il n'en reste pas moins que reproduire, tel quel, ce qui a déjà été élaboré pendant l'année de préparation, ne saurait apporter de bons résultats. Que les candidats ne réussissent pas tous au même degré à échafauder une argumentation singulière et adaptée à l'énoncé n'est guère surprenant. En revanche, il est essentiel qu'ils y tendent de façon perceptible. Le jury y insiste d'autant plus qu'il choisit des énoncés clairs, abordables à tous les étudiants sérieux et convenablement préparés, de sorte à permettre l'éclosion d'une pensée à la fois personnelle et informée. **Tel est bien l'enjeu fondamental de l'exercice : développer des compétences de problématisation, d'analyse et de réflexion qui trouveront à s'exercer dans bien des situations et bien des domaines, une fois le concours passé.**

D'autre part, la dissertation a vocation à apprécier **tant la pertinence de la réflexion et la connaissance du programme et des œuvres, que la qualité de l'expression écrite**. Le jury appelle donc les futurs candidats à ne pas négliger cette dimension de l'épreuve et de sa préparation. Il faut évidemment qu'ils respectent les règles de grammaire, et en particulier de syntaxe, ainsi que les règles d'orthographe les plus élémentaires, et qu'ils écrivent sans erreur les noms propres – ceux des auteurs, des personnages ou des lieux qui, le jour où ils composent, doivent leur être devenus familiers, fussent-ils antiques ou étrangers. Mais il faut aussi qu'ils prêtent attention aux mots employés : ceux de l'auteur de la citation à traiter aussi bien que les leurs, lorsqu'ils expriment leur pensée. À un niveau très concret, cela passe par la matérialité de l'écriture, et le jury déplore qu'un nombre croissant de copies soient mal présentées, raturées à main levée, pourvues d'astérisques renvoyant au bas de la page ou à la dernière page du devoir, trouées de lignes passées en prévision d'un développement ultérieur qu'on n'a finalement pas le temps de rédiger, difficilement lisibles enfin, ne serait-ce qu'en raison de la graphie. Au niveau abstrait, dissenter implique de peser les mots, de peser ses mots, d'en mesurer la portée. Les candidats dont la maîtrise de la langue est trop défaillante courent le risque de ne pas se faire entendre, de ne pas parvenir à développer ou à organiser leur propos, voire, en amont, de ne pas réussir à bien élucider le sens de l'énoncé, gauchi et déplacé au gré de substitutions lexicales qui révèlent des lacunes. À une époque où la parole prolifère, notamment en ligne, le souci des mots, qui est aussi un souci de l'autre, est plus que jamais fondamental — pour mieux décrypter les discours, pour mieux réfléchir par soi-même, pour mieux formuler ses idées et les défendre avec précision et ampleur. Or, on a lu cette année davantage de copies courtes que lors des sessions antérieures. Le jury préfère la concision au verbiage, et la brièveté peut tout à fait être le lieu de la réussite lorsque la réflexion est claire et pertinente. Tel n'est pas le cas lorsque le manque d'ampleur signale une incapacité à étoffer l'argumentation ou un défaut de maîtrise des œuvres.

Pour faire valoir pleinement leur sérieux et leur travail de préparation, les futurs candidats devront donc renoncer à la pensée préfabriquée et accorder à la langue la part d'attention qui lui est due. La session 2025 confirme que les étudiants de la filière BCPST possèdent les atouts nécessaires pour exceller dans l'épreuve d'Humanités, pourvu qu'ils en saisissent bien l'enjeu – la construction d'une réflexion autonome et pertinente —, et qu'ils se

donnent l'ambition et les moyens de l'affronter par une lecture personnelle des œuvres, éclairée par les cours qui leur seront dispensés, et une pratique régulière de l'exercice de la dissertation.

## I. Orthographe, expression et présentation

Le jury est préoccupé par la baisse de la qualité de la langue des dissertations. Certes, les productions des candidats sont, à cet égard, hétérogènes, et on lit encore des compositions claires et même élégantes, dépourvues d'erreurs d'orthographe et de grammaire, ou presque. Mais on déplore qu'elles soient de moins en moins nombreuses. Peut-être cette moindre maîtrise de la langue est-elle le reflet d'une tendance plus générale. Il n'en reste pas moins qu'il est légitime d'attendre des candidats de la filière BCPST, futurs ingénieurs et futurs vétérinaires, qu'ils s'expriment de façon fluide et dominant les règles de la langue française.

Une telle aisance s'enracine dans une pratique de longue date. Néanmoins, il est tout à fait possible d'améliorer significativement son niveau d'expression écrite, au fil des deux années de préparation au concours, en prenant soin non seulement de relire systématiquement ses dissertations avant de les rendre, mais aussi de les reprendre après que le professeur les a restituées. Sur le plan strictement linguistique, l'enjeu de cette relecture est de comprendre ses erreurs pour réviser les règles de grammaire, d'orthographe et de syntaxe concernées, et se montrer plus vigilant ensuite. Le jour du concours, on conseille les relectures partielles, au terme de chaque sous-partie ou de chaque grande partie, plutôt qu'une seule relecture finale, dont l'efficacité peut être compromise par la hâte ou par la fatigue. Compte tenu de la session 2025, le jury invite les futurs candidats à s'assurer de leur maîtrise des règles d'accord (adjectif et nom, sujet et verbe, participes passés dans les formes verbales composées), de reprise anaphorique, ainsi que celles concernant l'usage des principaux homophones (« a » et « à », « ces » et « ses », « se » et « ce », verbes du premier groupe terminés par -er et participes passés terminés par -é). La syntaxe des propositions interrogatives indirectes, utilisées pour exprimer la problématique, doit également être dominée. Il faut bannir certaines incorrections et impropriétés : « dû à » au sens de « en raison de », \*de par, \*impacter, \*citer que, \*parler que. On s'étonne que les candidats persistent à mettre au pluriel, année après année, l'expression « dans quelle mesure » : l'erreur n'a pas pu ne pas leur être signalée. Il convient enfin d'orthographier correctement les noms propres, ainsi que les mots que la lecture du programme a dû rendre familiers : chœur, coryphée, métèque, dilemme, hébreu (dont le féminin est hébraïque, ce que beaucoup de candidats ignoraient), comtesse, innocence...

Au-delà de cette liste, qui n'a pas vocation à être exhaustive, mais à indiquer le cap vers lequel tendre, le jury souhaite rappeler aux futurs candidats la nécessité d'enrichir progressivement leur bagage lexical et conceptuel sur le thème au programme, en apprenant le sens des termes et des notions, et en s'entraînant à les utiliser. Une telle démarche contribue à améliorer l'analyse du sujet autant que l'efficacité de l'argumentation. Les confusions sont, au contraire, de nature à brouiller le raisonnement, comme dans les copies où étaient confondus les termes « individuation », action de se différencier des autres membres du groupe, et « individualisme », théorie ou tendance à faire prévaloir l'individu sur toutes les autres formes de réalité, et à lui décerner le plus haut degré de valeur, ou encore les adjectifs « communautaire », propre à la vie en communauté, et « communautariste », inspiré par le communautarisme. Plus généralement, il s'agit de se montrer attentif au sens précis des mots, et de cultiver, au fil des dissertations, une certaine finesse lexicale : en la matière, l'entraînement permet le progrès.

Enfin, il y a lieu d'accorder le plus grand soin à la présentation du devoir, d'autant qu'en ce domaine, les défauts semblent assez faciles à corriger. L'organisation de la dissertation en grandes parties séparées d'une ou deux lignes, distinctes de l'introduction et de la conclusion, n'est pas une convention dénuée de fondement : elle matérialise les étapes d'un raisonnement, et donne à voir la rigueur de la construction de la pensée. Il en va de même pour la structuration en paragraphes correspondant aux sous-parties de l'argumentation. Chaque paragraphe doit commencer par un retrait et présenter, d'un seul tenant, l'argument et les exemples voués à l'étayer. Revenir à la ligne à chaque exemple fait au contraire perdre le fil de la pensée. Il est, en revanche, totalement exclu de faire apparaître le plan en donnant les titres des grandes parties et des sous-parties : cette erreur a été commise par une poignée de candidats. Les conditions de l'épreuve ne permettent pas l'usage du blanc correcteur, mais il est possible de raturer proprement, à la règle plutôt qu'à main levée, sans noircir d'encre le passage à retrancher. Les titres des œuvres, enfin, sont à souligner systématiquement. Certaines copies sont remarquables de lisibilité et de fluidité, d'autres griffonnées et par endroits presque indéchiffrables : la communication de la pensée ne peut qu'en être entravée, et les résultats s'en ressentir.

## II. Introduction

Les attendus formels de l'introduction sont bien connus des candidats, qui les ont le plus souvent respectés : la majorité des introductions comportaient amorce, citation intégrale de l'énoncé, analyse de la citation suivie d'une brève reformulation, problématisation, annonce de plan et mention des œuvres au programme par ordre chronologique. Mais l'enchaînement des étapes de cette partie inaugurale de la dissertation n'a pas toujours présenté la cohérence requise. Dans nombre de travaux, l'amorce n'était pas assez bien choisie, ou pas assez bien exploitée. Ainsi, les candidats ont souvent avancé que l'homme est un animal politique, sans toujours attribuer cette thèse à Aristote, ou encore que « toute communauté rend commun ». La première accroche entretient avec le sujet un rapport beaucoup trop lâche ; quant à la citation de Nietzsche, elle ne vaut qu'à condition d'être précisément confrontée au propos de Jean Rostand. Le philosophe dénonce le conformisme, mais il y voit un effet délétère de la vie en communauté, tandis que Jean Rostand insiste sur l'action de l'individu qui trouve son intérêt à s'assimiler au collectif. Dans trop de copies encore, un sujet de dissertation corrigé pendant l'année fournit l'accroche du devoir. Il n'est alors pas rare que le candidat, dès l'introduction, traite l'amorce au lieu de traiter l'énoncé qui lui est soumis, tombant dans l'écueil du réemploi signalé au début de ce rapport.

L'articulation entre l'analyse et la problématisation du sujet est également perfectible. Il est ainsi regrettable qu'une exploration assez exhaustive de l'énoncé débouche sur une problématisation hâtive, réductrice, ou généralisante, où l'on s'empresse de rabattre le propos de l'auteur vers l'une des grandes questions liées au thème et travaillées pendant l'année, alors même que la citation avait été bien comprise. Il peut arriver alors que tout le développement s'éloigne du sujet, dans le sillage d'une problématique inadaptée. Mais l'inverse se produit aussi : une introduction insuffisante laisse parfois place à un développement satisfaisant, lorsque le candidat adopte le réflexe salutaire de revenir constamment à l'énoncé pour dialoguer avec lui. Le correcteur attribue la note à l'issue de la lecture de la dissertation, en fonction du degré de traitement du sujet auquel le candidat est parvenu, en fin de compte. Mais il va de soi que les travaux les mieux notés sont les plus conséquents, dans l'introduction et dans toute la composition, la conclusion se présentant idéalement comme une réponse à la problématique formulée à l'orée du devoir.

## II. A. Bilan de la session 2025 et conseils aux futurs candidats

- **Analyse du sujet**

Jean Rostand pense en moraliste les interactions et les apports réciproques entre individu et collectivité, pour affirmer une conception très paradoxale des devoirs du premier envers la seconde : il invite en effet l'individu à préserver sa propre intégrité, mais pour le bien de la collectivité. « Collectivité » fonctionne ici comme quasi-synonyme de « communauté », une collectivité se définissant comme « un groupe de personnes, généralement assez étendu, que réunissent un intérêt commun, une organisation commune, ou des sentiments communs, ou habitant un même lieu, un même pays » (*Dictionnaire Larousse*)<sup>2</sup>. Cet aspect a été très bien perçu, et les très rares copies dans lesquelles on a trouvé un essai de distinction fine entre « collectivité » et « communauté » ont été valorisées, pourvu que cette distinction apporte à la réflexion.

Dans une proportion non négligeable de travaux, le paradoxe soutenu par Jean Rostand a été au moins intuitivement pressenti, à défaut d'être pleinement déployé. Un candidat se borne par exemple à écrire que « [la] dernière phrase de Rostand relève une certaine contradiction puisque pour le bien de la communauté, l'individu doit s'en défendre. » Il a ainsi le mérite de pointer une tension que tous n'ont pas saisie, mais il ne l'explique pas. Un autre, au contraire, place le paradoxe au cœur de son analyse et l'éclaire de façon plutôt tonique : « cette affirmation paraît \*d'emblé<sup>3</sup> contre-intuitive. Comment un individu qui se fond dans la collectivité, c'est-à-dire qui \*respect les lois et les mœurs qu'elle impose, \*pourrait nuire à celle-ci ? Pire, comment, en se défendant contre elle, c'est-à-dire en s'opposant à elle, peut-il lui être bénéfique et même plus qu'à lui ? [...] Et pourtant, en y réfléchissant bien, quoi de plus soumis à l'effondrement qu'une communauté morte, où aucun individu ne participe au renouveau ? » Dans les deux introductions précitées, le terme « paradoxe » est absent, et le jury s'étonne de ne l'avoir pas lu davantage sous la plume des candidats. La citation de Jean Rostand est pourtant paradoxale au sens premier : elle va à l'encontre de l'opinion reçue, de la doxa selon laquelle le conformisme nuit à l'individu. Elle l'est également au sens élargi, car elle heurte l'esprit. Outre la difficulté qu'il y a, de façon générale, à penser la complexité, la tendance globale à aplanir le paradoxe tient peut-être à ce que les candidats ont été enclins à se reposer sur l'intelligibilité du propos de

<sup>2</sup> « Communauté » et « société » sont proposés comme synonymes de « collectivité » dans *Le Robert* et dans *Le Larousse*. Dans *Le Robert en ligne*, on trouve la définition suivante de la collectivité : « ensemble de personnes groupées (naturellement ou pour atteindre un but commun) ».

<sup>3</sup> Les erreurs d'orthographe et de grammaire ainsi que les incorrections sont signalées par un astérisque.

Jean Rostand et sur son organisation très nette. Ainsi, le jury déplore que les analyses aient été cette année plus souvent rapides et paraphrastiques que lors des sessions précédentes. À ce stade de l'introduction, il n'était pas rare que les candidats épousent assez bien la structure de la citation, tout en échouant à en percevoir le sel et l'originalité, comme s'il allait de soi que la fusion de l'individu et de la communauté soit surtout préjudiciable au collectif, et que la « solution » proposée à ce « problème », pour reprendre les termes figurant dans certaines copies, relevait, elle aussi, de l'évidence.

Cela étant, les candidats, assez nombreux, qui ont identifié le conformisme comme écueil pour la communauté, et l'expression de l'individualité comme facteur de dynamisme collectif, se sont mis en mesure d'obtenir des résultats satisfaisants, s'ils ont été capables ensuite de développer une réflexion organisée et étayée. Or, il n'était pas possible de parvenir à une telle analyse sans s'intéresser aux termes spécifiques du sujet. Le jury a été frappé de ce que les notions d'individu et de collectivité ou de communauté aient été longuement définies dans certains travaux, alors même que les mots propres à l'énoncé y suscitaient trop peu de commentaires. Dans les moins bonnes introductions, et dans les moins bons développements, le rapport dialectique entre individu et communauté très finement exprimé par Jean Rostand se transformait en un antagonisme caricatural, au gré d'omissions et de gauchissements divers. Une lecture inattentive du verbe « se fondre » conduisait ainsi assez fréquemment à instaurer une opposition frontale entre individu et collectivité, surtout lorsque la première partie de l'énoncé n'était pas reconnue comme une hypothèse énoncée à titre concessif. Mobilisant le paradigme biologique à très mauvais escient, plusieurs candidats ont qualifié l'individu de « parasite », de « nuisible » ou encore de « virus », quand d'autres ont considéré, plus généralement, qu'il ne pouvait prospérer qu'aux dépens du groupe. Lorsque « se fondre dans la collectivité » était pris pour synonyme de « rejoindre une communauté » en tant que nouvel arrivant, l'individu était même confondu avec l'étranger, l'intrus cherchant à tirer surnoisement bénéfice d'une assimilation de façade. Or, la thèse de Jean Rostand se situe aux antipodes du mythe du profiteur, que les œuvres au programme ne contribuent du reste nullement accréditer. Le biologiste présente en effet le « profit » et l'« aise » de l'individu comme une possibilité incertaine. L'extrapolation du verbe « se défendre » dans le sens du combat aboutissait à une erreur d'interprétation comparable à la précédente, à ceci près que l'accent était mis sur le danger que présenterait la collectivité pour l'individu, péril abusivement tenu pour acquis : présupposant que la communauté est par définition « dangereuse pour l'individualité », on en venait à penser que Jean Rostand appelle l'individu à lutter contre cette oppression, dans son propre intérêt – c'était réduire son propos à la doxa. Si l'individu « doit se défendre contre » la collectivité, a-t-on également pu lire, c'est que celle-ci l'a attaqué, et qu'elle cherche à lui nuire, d'où la lutte ouverte entre les deux à laquelle la thèse de Rostand était trop légèrement reconduite. Certes, la défense implique une menace, réelle ou supposée. Encore fallait-il chercher à en préciser la nature : la dissolution de l'individualité.

Rappelons donc que l'analyse a vocation à dégager un sens synthétique et cohérent, y compris, et même surtout, lorsque le sujet revêt la forme du paradoxe. Or, comment concilier l'injonction morale faite à l'individu dans la seconde phrase de la citation, et la bassesse du parasite ou du profiteur qui ne recherche que son propre intérêt ? Cette difficulté aurait dû inciter certains candidats à revoir leur interprétation initiale, plutôt que d'avoir recours à des explications forcées, qui consistaient le plus souvent à ajouter à l'énoncé l'idée d'une réaction hostile de la part de la communauté : « étant menacée par l'individualité, elle [la communauté] doit lui répondre et attaquer », « l'individu peut heurter la société, auquel cas elle peut \*juger de\* répondre », ou, plus subtilement, « à l'image du parasite qui ne doit pas tuer son hôte, l'individu doit laisser la collectivité “se défendre contre lui”, pour son bien à elle »... Or, dans l'énoncé, c'est à l'individu qu'il revient de se défendre, non au collectif. Et il n'y a aucune raison de penser que cette mesure de protection doive prendre la forme de l'« éloignement » ou de l'« exil », ainsi qu'ont eu quelquefois tendance à le croire ceux qui ont vu en l'individu un intrus ou un étranger.

Précisons néanmoins que les efforts des candidats pour établir le lien entre les différents mouvements de l'énoncé, sans le tronquer, sont valorisés. Un candidat qui prend en compte, dans son analyse, l'ensemble de la citation, quitte à se méprendre sur certains aspects, est toujours mieux noté qu'un candidat qui se focalise arbitrairement sur l'un ou l'autre de ses mots clés, ce qui ne peut donner lieu qu'à une réflexion lacunaire, épisodique et hasardeuse. Du reste, une polarisation de cette sorte va assez fréquemment de pair, dans la suite du travail, avec la restitution de connaissances, en lieu et place de l'argumentation attendue : tels ont été les deux points d'achoppement majeurs lors de cette session. Le jury invite donc les futurs candidats à considérer la citation non comme un réservoir de thèmes à traiter indépendamment – par exemple, le « profit » de la vie en communauté, les affres de la fusion dans le collectif, l'oppression de l'individu dans la « société » ... —, mais comme l'expression d'une thèse originale qu'il s'agit de comprendre précisément pour en penser les enjeux, voire en examiner rigoureusement la validité. Ne pas affronter cette exigence expose à des déconvenues d'autant plus grandes dans le contexte d'une session où, comme cette année, le sens de l'énoncé est assez bien compris.

Les conseils formulés dans le rapport de la session 2024 (page 5) pour aider les candidats à cerner au plus près la signification du sujet demeurent valables : nous les invitons à les relire. Le traitement du sujet 2025 conduit

en outre le jury à souligner l'importance, pour l'analyse, des marques de modalité de l'énoncé, qui indiquent la position de l'auteur par rapport à ce qu'il exprime. Ainsi, dans la première phrase du propos de Jean Rostand, la tournure impersonnelle (« il est possible que ») signale la distance de l'auteur vis-à-vis du « profit » et de l'« aise » que l'individu « trouve » à « se fondre dans la collectivité ». Le conditionnel (« serait ») en renforce le caractère hypothétique : la collectivité pâtirait nécessairement des bénéfices de l'assimilation totale de l'individu au groupe, mais ceux-ci sont douteux. En prêtant intérêt à la modalisation, on se met en mesure de reconnaître la dimension concessive de la première partie de l'énoncé, qui prépare l'injonction en quoi consiste la thèse proprement dite. Car dans la seconde phrase également, la modalisation est essentielle : l'auxiliaire de modalité « devoir » traduit une obligation, sur le sens et la nature de laquelle trop peu de candidats se sont penchés. Jean Rostand soulève, en définitive, le problème des responsabilités de l'individu envers la communauté.

Aucune série de conseils ne saurait remplacer un entraînement régulier à l'analyse des sujets, tout au long des deux ou trois années de préparation. Cette pratique assidue permet en effet d'intégrer progressivement de bons réflexes de lecture, de sorte à mieux repérer, le jour du concours, les termes et les notions dont il faut approfondir le sens, l'implicite, les rapports logiques pertinents, dans le but de préciser la signification de la citation sans perdre de vue son sens global. Une bonne problématisation n'est possible que sur cette base.

### • Problématisation

Dans trop de copies, la problématisation a été un maillon faible de l'introduction, car beaucoup de candidats ne se sont pas réellement, ou pas suffisamment engagés dans une démarche de questionnement. La reprise de l'énoncé, ou de sa reformulation, sous forme de question, constitue le degré zéro de la problématisation, comme cela a été maintes fois signalé dans les précédents rapports. Dans l'introduction suivante, la problématique est réduite à une interrogative déduite mécaniquement :

« La thèse de l'auteur est la suivante : il n'est pas bénéfique pour une communauté qu'un individu s'y intègre avec facilité et de ce fait l'individu devrait tendre à s'opposer à cette communauté pour le bien de celle-ci. Nous serons donc amenés à nous demander en quoi il n'est pas forcément bon pour la communauté que l'individu y trouve son profit et s'y fonde avec aise et \*dans quelle mesure est-il\* plus *bénéfique* pour celle-ci qu'il tende à s'y opposer ? »

Le candidat reprend globalement l'énoncé, sans même renouveler la formulation, au lieu de cibler ce qui y constitue une difficulté féconde pour la pensée : la communauté n'est-elle pas fondée sur une union étroite entre des individus à qui cette association doit profiter ? Dès lors, comment concevoir une opposition qui ne fragilise pas le collectif ? Que les futurs candidats s'en persuadent : mettre un point d'interrogation à la fin d'un énoncé n'équivaut nullement à l'interroger pour en faire apparaître l'enjeu.

Sans tomber dans l'écueil du pullulement de questions, qui a été évité lors de cette session davantage que lors de la précédente, et sans viser une exhaustivité qui n'est nullement attendue, il faut prendre le temps de faire la lumière sur ce qui, dans le propos de l'auteur, ne va pas de soi. Or, il n'a pas été rare, cette année encore, qu'une problématique insuffisamment élaborée succède à une analyse très bien menée :

« Dans la première partie de la citation, Rostand utilise la métaphore de la \*fonte pour exprimer une certaine perte de singularité de l'individu membre d'une communauté qui perd alors en consistance pour fusionner au groupe et se laisser mouler par lui. Il concède ainsi que ceci peut justement lui procurer un certain confort \*voir épanouissement puisqu'il a véritablement un "profit" à cela. Néanmoins sa thèse est en réalité la suivante, appuyée par le négatif privatif "ne serait qu'à son détriment" : cela nuit à la société. Ainsi, Rostand souligne ensuite un impératif : le devoir de l'individu de "se défendre contre elle." Grâce au parallélisme "pour elle, non pour lui", il met ainsi l'emphase sur l'antithèse entre l'amour qu'implique son altruisme pour la collectivité et l'acte de "se défendre" qui implique un rapport de force, voire belliqueux. Mais alors la communauté n'est-elle alimentée que par les individus qui lui résistent ? »

L'analyse, concise et fine, laissait espérer un questionnement autrement plus précis et plus approfondi. La problématique retenue n'est pas dépourvue de pertinence, mais elle n'est ni assez explicite ni assez ferme. Il aurait été plus judicieux de se demander *comment* la communauté *pourrait* être alimentée par des individus qui lui résistent, de manière à faire valoir la gageure qu'il y a à œuvrer pour le bien de la collectivité tout en s'opposant à elle, à concilier attitude défensive et attitude constructive. En outre, si la notion de résistance, mobilisée par plusieurs candidats, est particulièrement intéressante pour comprendre le paradoxe formulé par Jean Rostand, son emploi a peut-être eu pour effet ici de masquer une partie du problème. L'acte de résistance, positivement connoté, se conçoit en général dans un cadre politique, collectif, tandis que le verbe pronominal de sens réfléchi « se défendre » incite à

envisager le fondement personnel de l'opposition : comment concevoir que l'individu ne se défende pas d'abord « pour lui », mais pour ce qui le dépasse ?

Problématiser requiert de prendre en compte l'énoncé dans sa spécificité. Il est donc exclu d'en extraire des notions pour les questionner indépendamment de la thèse de l'auteur. Plusieurs candidats se sont par exemple interrogés sur la possibilité, pour l'individu, de s'affirmer face à la communauté : ils avaient compris que Jean Rostand pointait l'écueil du conformisme, mais ils n'ont pas abordé cette notion dans la perspective de l'énoncé, celle d'une attitude décidée, au moins en partie, par l'individu, et à laquelle il serait de son devoir de renoncer, car elle nuit surtout au groupe. Il convient également de ne pas caricaturer le propos de l'auteur, en créant un faux débat, comme dans les travaux où l'opposition entre individu et communauté a été durcie et a abouti à un questionnement sur le caractère « néfaste » de la seconde pour le premier – ou du premier pour la seconde. Enfin, il n'est pas de bonne méthode de rattacher le sujet à une question trop générale. « Dans quelle mesure l'intérêt personnel peut-il être concilié \*à l'intérêt collectif ? », s'interroge ainsi *ex abrupto* un étudiant. Certes, le sujet amenait à réfléchir à la convergence des profits, mais il y avait lieu d'ancrer le questionnement dans l'énoncé, comme dans cette problématisation plus aboutie : « comment l'opposition individuelle, pourtant motivée par des intérêts propres, peut-elle renforcer la communauté dont la cohésion repose sur le consentement de ceux qui la composent ? »

L'art de la problématisation, comme celui de l'analyse, auquel il est lié, s'acquiert par la pratique. Au fil des dissertations, on apprend à repérer les tensions qui parcourent un énoncé, et appellent un examen critique. Celles-ci sont particulièrement exacerbées dans un sujet paradoxal, qui passe par la contradiction pour stimuler la pensée. Certains candidats l'ont très bien perçu :

« Une certaine tension serait donc nécessaire au bon fonctionnement d'une collectivité. Pour autant, un groupe dont les membres ne tireraient ni aise ni profit ne semble ni enviable, ni durable. En se défendant contre la communauté, les individus n'auraient-ils pas tendance à la fragmenter, ou à s'en retirer ? Dès lors, comment concilier les deux ? Comment conserver assez de tension pour faire perdurer et améliorer la communauté ? Il faudrait que les individus se sentent à leur place dans le groupe sans y être dissous. On peut donc se demander dans quelle mesure une collectivité doit maintenir en son sein des tensions et des oppositions pour ne pas s'appauvrir tout en évitant son autodestruction. »

D'autres candidats ont pertinemment enraciné leur problématique dans une analyse approfondie des termes clés :

« Cependant, si l'auteur considère le fait de se fondre dans le groupe comme un aspect négatif, cela peut également démontrer la bonne intégration de l'individu au sein de la communauté. De plus, l'emploi du verbe “se défendre” peut également avoir une connotation péjorative en mettant en avant \*que l'individu s'oppose à sa communauté. Il semble donc important de s'interroger sur les conditions permettant à l'individu de s'affirmer tout en servant au mieux sa communauté. »

D'autres, enfin, ont problématisé par objection de façon efficace :

« Toutefois, on pourrait aussi penser que l'uniformité est la condition *sine qua non* de l'existence d'une société unie, et que la remise en cause des normes et des valeurs qui la \*fonde ferait vaciller tout l'ordre social. Alors, dans quelle mesure la société peut-elle permettre une telle remise en question ? Comment la société peut-elle permettre aux individus d'organiser son évolution ? »

Dans l'exemple précédent, l'originalité de la question finalement posée signale l'engagement intellectuel du candidat dans la mise en débat du sujet. Quel que soit le chemin emprunté, le jury a valorisé tout effort de questionnement de la citation dans sa spécificité, qui permette d'ouvrir la voie à une argumentation nuancée.

## II. B. Une très bonne introduction

L'introduction suivante, claire et cohérente, se distingue par une amorce efficace et une bonne compréhension du sujet, bien que le caractère paradoxal de l'énoncé ne soit pas explicitement mis en évidence, et que le commentaire de la citation prenne un tour un peu trop stylistique. La problématisation est judicieuse. Le projet argumentatif, bien mis en œuvre dans la suite du devoir, est pertinent. Le candidat a obtenu la note de 18/20.

Voltaire, figure de proue de la pensée de l'époque des Lumières, disait à ses opposants que, même s'il n'était pas d'accord avec leurs opinions, il se \*batterait pour qu'ils aient le droit de les tenir. En illustre défenseur de la liberté d'expression, qu'il appelait la « Plume », il considérait qu'il est

nécessaire que chacun puisse exprimer ses idées librement, y compris si elles sont impopulaires. Cela rejoint le point de vue de Jean Rostand lorsqu'il écrit en 1959 dans *Carnet d'un biologiste* : « Il est possible que l'individu trouve son profit et même son aise à se fondre dans la collectivité, mais ce ne serait qu'au détriment de celle-ci. Pour elle, et non pour lui, il doit se défendre contre elle. » L'auteur reconnaît ici une éventualité : celle de se complaire dans la norme, d'y trouver son intérêt \*voir de s'y plaire. Toutefois, il indique par la conjonction de coordination « mais » la conséquence néfaste que cela entraînerait. D'après lui, cela serait nuisible à la communauté. Le philosophe énonce donc la conduite à tenir dans la collectivité en utilisant le présent de vérité \*général « doit » : « il doit se défendre contre elle », c'est-à-dire qu'il ne faut pas se laisser totalement influencer par le groupe mais conserver son libre arbitre pour être capable de continuer à exprimer sa singularité, à critiquer la société si nécessaire. L'utilisation du verbe « se défendre » du registre du combat donne à voir le \*maintien de son individualité au sein de la communauté comme une lutte, quelque chose de laborieux pour l'individu qui semble donc menacé par le groupe (on se défend parce qu'on est attaqué). En d'autres termes, Jean Rostand affirme que, pour assurer le bon fonctionnement de la communauté, ses membres doivent savoir s'opposer à la masse, résister à la tentation de se conformer à la norme par intérêt ou par confort. Mais si personne n'accepte de se fondre dans la collectivité, si tout le monde cherche à se distinguer, à s'opposer, à remettre les règles en question, il n'y aura plus de pacte social, ce sera l'anarchie. On peut se demander jusqu'où il est bon de se défendre contre la société, jusqu'où on peut la critiquer sans la fragiliser, sans risquer un renversement de l'État, un \*putsch, une guerre civile. Alors, est-ce que comme le dit l'auteur, pour bien fonctionner, une société a besoin que ses membres puissent s'opposer à elle, ou bien est-ce qu'il vaut mieux qu'ils acceptent de céder leur individualité, de rentrer dans un moule, même si cela peut impliquer des déconvenues personnelles ? À la lumière des pièces de théâtre *Les Sept contre Thèbes* et *Les Suppliantes* d'Eschyle, du *Traité théologico-politique* de Spinoza et du roman *Le Temps de l'innocence* d'Edith Wharton, nous verrons d'abord que les individus doivent résister à la tentation de se conformer à la norme par intérêt ou confort et persister à exprimer leur singularité. Ensuite nous expliquerons que, malgré les déconvenues que cela peut entraîner pour lui, l'individu doit, pour le bien commun, savoir faire des concessions et accepter de suivre le groupe contre sa volonté. Enfin, nous verrons que si l'individu doit pouvoir continuer à exercer son libre arbitre car c'est dans son intérêt, cela doit se faire dans la limite de valeurs communes qui, pour le bien de la collectivité, ne doivent pas être remises en question.

## II. C. Éléments d'analyse et de problématisation du sujet

Dans la première proposition de l'énoncé, le biologiste formule une concession sans y souscrire entièrement, comme le montre la tournure impersonnelle initiale (« il est possible que »). Il admet avec réticence que l'assimilation au grand tout collectif peut être utile à l'individu, voire satisfaisante pour lui. La construction pronominale réfléchie du verbe « se fondre » indique que Jean Rostand, au-delà de la recherche de la sécurité et de la meilleure existence possible qui conduit logiquement les individus à faire communauté, a en vue un comportement social volontaire qui consiste à se mêler intimement à la communauté jusqu'à ne plus se distinguer d'elle. On y parvient en se conformant aux valeurs, idées, normes, usages et comportements communs, en obéissant aux lois communes, soit de façon superficielle, soit en vertu d'une adhésion plus ou moins grande qui n'est pas incompatible avec les phénomènes d'influence sociale. Cette attitude conduit paradoxalement l'individu à se dessaisir lui-même de son individualité. Les termes « profit » et « aise » peuvent s'entendre en un sens matériel ou moral, intellectuel, le second renchérisant sur le premier. Le « profit » désigne en effet l'amélioration de la situation individuelle qui résulte, potentiellement, de l'union avec le groupe. Il apporte l'« aise », au sens concret — l'aisance matérielle qui procure une vie agréable —, et donc la satisfaction du bien-être. Les deux termes renvoient également à la sécurité morale de se voir accepté par le groupe en s'y fondant, et d'être pourvu des repères moraux et intellectuels que celui-ci procure. Plus négativement, l'« aise » correspond au confort du conformisme par lequel l'individu se donne la facilité de ne pas penser par lui-même. La modalisation initiale autant que les termes employés suggèrent que les avantages individuels de l'assimilation à la collectivité demeurent limités : il n'est question ni d'élévation de la conscience et de la pensée, ni de bonheur, mais essentiellement de commodité.

Dans la seconde proposition du sujet, l'emploi du conditionnel confirme le caractère hypothétique des bénéfices de la fusion dans le collectif. La focalisation se déplace vers la communauté, de façon paradoxale. La concession qui ouvre l'énoncé laissait en effet prévoir une réflexion sur le coût de la dissolution dans le collectif pour l'individu. Or le biologiste pointe les effets nécessairement délétères d'une telle conduite, mais pour le groupe : si le bénéfice individuel n'est guère certain, la négation restrictive signale que les dommages collectifs sont, en revanche, assurés. Le « profit » et l'« aise » de l'individu et le « détriment » subi par la communauté forment une antithèse. En

se confondant avec celle-ci, l'individu s'y dilue en effet au point d'y disparaître, au moins apparemment, puisque l'être et le comportement social peuvent être disjoints. Il cesse alors de la dynamiser et de l'enrichir par sa personnalité et ses idées propres, il renonce à toute manifestation d'esprit critique de sorte à passer inaperçu, privant de perspectives d'évolution l'ensemble dont il ne se détache plus. À la limite même, si l'individu ne se fond dans le groupe qu'extérieurement, sa duplicité est de nature à corrompre les rapports sociaux et politiques.

On comprend mieux, dès lors, la troisième partie de l'énoncé – la seconde phrase qui en forme le nœud, et dans laquelle Jean Rostand tire la conséquence de ce qui précède, sous la forme d'une injonction. Puisque l'assimilation au groupe porte systématiquement préjudice à ce dernier, l'individu a le devoir de « se défendre contre [la collectivité] », non pas dans son intérêt personnel, mais dans l'intérêt supérieur du collectif. Le biologiste invite ainsi l'individu à surmonter l'égoïsme qui pourrait motiver son action de sorte à agir pour le bien de la communauté avant tout, en vertu d'un impératif de conscience – impératif moral, peut-être politique. Un paradoxe subsiste cependant, car l'individu est invité à œuvrer en faveur de ce dont il doit aussi « se défendre », donc de ce qui le menace : au début et à la fin de la phrase, les groupes prépositionnels « pour elle » et « contre elle » contrastent. Selon toute vraisemblance, ce que l'individu a à protéger, c'est son individualité, que la communauté tend à réduire en réclamant de lui qu'il se conforme, qu'il obéisse – soumission potentiellement profitable, comme Jean Rostand l'a concédé. « Se défendre », alors, ce serait ne pas « se fondre dans la collectivité », mais au contraire faire entendre sa voix, et peut-être même désobéir, l'optique étant de contribuer au progrès du groupe, et non pas d'exister en tant qu'individu qui entend faire valoir ou reconnaître sa spécificité personnelle. Opposer l'intérêt de l'individu et de la collectivité, c'est suggérer aussi que le premier pourrait bien payer le prix d'une dissidence qui tend à le séparer du reste du troupeau. En somme, la prévalence à donner à la communauté se traduirait par l'impératif de l'affirmation de l'individu – et non par le sacrifice de son individualité, comme le voudrait la *doxa*. Cette idée d'individuation altruiste, qui peut évoquer le mécanisme de la main invisible, est assez piquante. Il est intéressant de la resituer dans le contexte de l'individualisme moderne (*Le Carnet* a paru en 1959), auquel elle serait un remède original, l'individu ne risquant pas de mettre en péril la société par son affirmation, puisqu'il a en vue l'intérêt collectif.

Jean Rostand place l'individu face aux responsabilités que lui confère l'inscription dans une communauté : même si celle-ci met en péril son individualité, il a pour devoir de résister à la tentation de la fusion profitable avec le collectif, de dépasser le médiocre calcul d'intérêt pour viser le bien commun, au-delà de son intérêt propre. Le caractère à la fois paradoxal et tranché de la citation appelle plusieurs objections. Si les bénéfices que tire l'individu de sa fusion avec la collectivité sont limités, hypothétiques, comme le suggère Jean Rostand dans la concession initiale, n'est-ce pas parce qu'ils sont minorés par leur coût personnel ? Lorsque l'individu se fond dans le groupe, n'est-ce pas en effet à son « détriment », autant qu'à celui de la communauté ? Il souffre alors de perdre son identité, son originalité, et sa liberté, ou est amené à dissocier douloureusement son être de sa personne sociale. Plus fondamentalement encore, il est loisible de se demander si la tendance à persévérer dans l'être peut recevoir une motivation extérieure à l'individu lui-même. « Se défendre » soi au bénéfice du groupe est d'autant plus difficilement concevable que celui-ci est perçu comme une menace. Cela étant, l'individu et la collectivité entretiennent-ils forcément des rapports d'hostilité ? La communauté contribue à faire de l'individu ce qu'il est, à conférer une orientation à son existence, et elle peut être propice à l'expression d'une singularité et d'une liberté fructueuses pour l'individu comme pour le groupe : les intérêts de l'un et de l'autre ne divergent pas nécessairement. L'ampleur diachronique et l'ouverture civilisationnelle qui caractérisent notre programme permettent de confirmer que l'opposition entre individu et communauté qui traverse la citation ne caractérise ni toutes les époques ni toutes les communautés. L'individu est ainsi susceptible de s'inscrire dans la communauté autrement qu'en se fondant en elle ou en se défendant contre elle : il lui est loisible de contribuer à la façonner, positivement, autant qu'elle le lui permet – et c'est peut-être là aussi que se situe son devoir.

L'enjeu est donc de réfléchir à la compatibilité et à la conciliation des intérêts de l'individu et de la communauté, pour que le pacte social bénéficie à chacun et à tous : que doit l'individu à la collectivité, que se doit-il à lui-même, et que lui doit-elle ?

### III. Développement

#### III. A. Bilan de la session et conseils aux futurs candidats

- Démarche argumentative

Les candidats qui se sont présentés au concours en 2025 connaissaient, pour la plupart, les attendus du développement, et en particulier la nécessité de consacrer une grande partie du devoir à la discussion de la citation qui leur était soumise. Néanmoins, le jury a observé davantage de travaux purement illustratifs que lors des sessions antérieures. Dans ces copies, la reprise des trois temps de l'énoncé fournissait les axes d'un plan faussement dialectique, puisqu'il s'agissait de défendre la thèse de l'auteur de bout en bout, sans recul critique. Un candidat introduit les trois parties de sa dissertation comme suit : « en se fondant dans le collectif, l'individu tire profit de sa situation et de l'effet de groupe », « le fait que les individus adoptent pleinement \*aux lois du collectif n'est pas toujours bénéfique au collectif », et « face à la dérive collective, la communauté a intérêt à ce que les individus expriment leur volonté individuelle, parfois même contre les lois communes. » Tout au long de son développement, l'auteur de ce travail se place dans le sillage de Jean Rostand, qu'il nomme du reste plusieurs fois. Il a compris la thèse, mais il se contente de l'illustrer : il n'a donc pas obtenu la moyenne.

Le jury s'étonne de ce que les candidats aient parfois eu recours à un plan analytique, envisageant dans un premier temps le « problème », dans un second temps ses causes, et dans un dernier temps sa ou ses solutions. Cette façon de procéder n'a pas été fructueuse, car bien souvent, elle n'a pas permis de s'affranchir des vues de Jean Rostand, ou de ce qui en avait été compris. Par exemple, « se fondre dans la collectivité » était considéré comme un écueil — alors même que la fusion, à un certain degré du moins, peut apparaître souhaitable, et « se défendre contre » la communauté apparaissait immanquablement comme la solution — bien que cette posture n'aille pas sans difficultés. Plus largement, l'approche analytique est déconseillée. D'une part, elle tend à assimiler l'énoncé à un problème évident, donné d'emblée (cette année, celui de la collectivité fusionnelle, du conformisme, ou de l'antagonisme entre individu et communauté), là où il convient de construire le problème à partir du sujet, c'est-à-dire de considérer ce dernier comme la formulation d'une idée qui doit être débattue parce qu'elle suscite des difficultés à identifier. D'autre part, la démarche analytique est propice à la confusion entre dissertation et question de cours. Ayant reconnu tel fait ou telle grande question, il est très tentant d'en dire tout ce que l'on en sait, en perdant de vue la citation elle-même. La troisième partie des dissertations analytiques a ainsi été le lieu d'exposés sur la démocratie trop oublieux de l'énoncé.

Or, l'articulation du développement à la citation est cruciale pour obtenir de bons résultats, et le jury invite à la vigilance sur ce point. La disparition des termes-clés du sujet, au fil de l'élaboration du plan, au brouillon, ou lors de la rédaction du devoir, doit agir comme un signal d'alarme, et on engage les futurs candidats à s'assurer qu'ils dialoguent effectivement avec l'énoncé en en reprenant régulièrement non seulement les notions, mais encore les idées, pour les étayer, les nuancer ou les moduler. Puisque la règle d'or de la dissertation est de traiter le sujet, tout le sujet, et rien que le sujet, il faut confronter ses arguments, ses exemples, son propos à la citation elle-même, et expliciter le lien qu'ils entretiennent avec celle-ci. Il importe de revenir à l'énoncé durant toute l'épreuve, afin de vérifier que l'argumentation s'y enracine bel et bien. Trop de candidats ont cru traiter le sujet alors qu'ils y rattachaient leur développement de manière épisodique et artificielle, en isolant un terme ou une expression, ensuite déclinés en sous-parties thématiques qui ne permettaient nullement d'étayer la thèse de Jean Rostand. Au lieu de réfléchir à la nature réelle et au coût collectif du profit individuel de la fusion dans la collectivité, certains ont procédé à une énumération de « profits » qui les conduisait à évoquer pour eux-mêmes la famille, la religion, ou encore le pacte social. D'autres ont fait la liste des moyens de « se défendre contre » la collectivité. Quand il aurait fallu creuser la question de l'attitude à adopter pour remplir au mieux son devoir envers la communauté, ils abordaient des thèmes aussi divers que de l'art, l'éducation, le retrait de la communauté, ou la liberté d'expression. Le lien avec le propos de Jean Rostand n'était alors établi qu'en début de grande partie ou de sous-partie, ou lors d'un bilan partiel ; dans le corps du développement, le sujet était perdu de vue. Parfois, il n'y était même pas fait référence à ces étapes stratégiques, et le dialogue avec la citation était remplacé par des développements tout faits sur la liberté, le conformisme, ou encore le conflit entre individu et communauté. Toutes les formes d'éviction du sujet sont sanctionnées dans la note ; au contraire, tout effort pour l'affronter sans le rapporter à des réflexions préconçues est valorisé, même s'il n'est pas totalement abouti. La lecture des grandes parties intégralement reproduites ci-dessous (IIB) permettra de s'en convaincre. Schématiquement, au regard du traitement de l'énoncé, les copies se répartissent ainsi : les dissertations du quartile inférieur sont décrochées du sujet, qui fait l'objet d'interprétations lourdement erronées, de plaquages, de développements très réducteurs, ou excessivement généralisants — on déroule, par exemple, les « avantages » et les « inconvénients » de la vie en communauté ; les dissertations de la zone médiane sont imparfaitement articulées à l'énoncé, dont le sens et la portée sont mal mesurés, certains de ses aspects étant mal interprétés ou négligés — on exagère ainsi l'égoïsme ou l'individualisme de celui qui se fond dans la collectivité à son propre détriment ; les dissertations du quartile supérieur témoignent d'une juste compréhension de l'énoncé dans son ensemble et elles tendant à l'aborder continuellement dans sa complexité en s'y arrimant fermement.

Si la pertinence de l'argumentation par rapport à l'énoncé conditionne la réussite, la session 2025 conduit le jury à rappeler que cette dernière repose également sur l'organisation du développement. Le premier impératif est de

le mener à terme. À cet égard, on a lu davantage de copies inachevées que lors des sessions précédentes, la troisième partie étant parfois réduite à un paragraphe ou donnée sous forme de plan. Quant à la démarche à adopter, il convient de construire progressivement le raisonnement, et non d'empiler les idées et les exemples. L'absence totale de connecteurs logiques entre les paragraphes ou le seul emploi de connecteurs comme « premièrement, deuxièmement, troisièmement », « de plus », « ensuite » ou « pour poursuivre » trahissent une élaboration insuffisante de la pensée. Le mouvement général de la dissertation est souvent synthétisé grâce aux adverbes susceptibles d'introduire ses trois grands moments : « certes ; mais ; plutôt ». Cette architecture générale n'est pas la seule envisageable, en particulier dans le cas d'un sujet paradoxal qui peut amener à examiner l'opinion commune avant la thèse qui la remet en cause, et un devoir en deux parties peut être tout à fait réussi, pourvu que la pensée y chemine bien. Au sein des deux ou trois parties du devoir, il faut en effet s'efforcer autant que possible d'établir entre les arguments des liens plus précis et pertinents que la simple addition. Le sujet retenu cette année le permettait tout particulièrement, puisqu'il articule nettement concession, objection et injonction — certes, mais, donc —, enchaînement qui pouvait conférer sa structure à une grande partie dévolue à la défense et illustration de l'énoncé. L'analyse de la logique du sujet aide le plus souvent à bâtir l'argumentation. La négliger, au contraire, peut enrayer cette dernière : « Nous pouvons commencer par constater qu'un individu isolé tirera toujours profit et confort du groupe auquel il parvient à se lier. [...] Remarquons ensuite que la collectivité est effectivement lésée par celui qui s'y installe. [...] Nous pouvons après cela affirmer qu'il est bon pour la communauté que l'individu s'oppose à elle », écrit un candidat. L'effort d'exploration de l'énoncé est louable, mais la thèse de Jean Rostand est gauchie dans le sens du mythe de l'étranger profiteur, et, d'un point de vue logique, le propos manque singulièrement de suite. L'entassement des arguments est à éviter d'autant plus qu'il est propice à la contradiction : toutes les idées sont mises sur le même plan. Or la dissertation n'est pas une liste d'arguments « pour », suivie d'une liste d'arguments « contre », puis d'une tentative de conciliation d'idées qui ont été auparavant trop brutalement opposées : elle est une réflexion nuancée, qui s'approfondit au gré de ses étapes successives sans que ces dernières ne se nient.

Si la démarche argumentative est inégalement maîtrisée, le jury tient également à souligner que la session 2025 se distingue positivement par la qualité des troisièmes parties proposées par les candidats : elles ont été plus motivées, moins artificielles que par le passé, et elles ont apporté, dans bien des cas, une réelle valeur ajoutée à la dissertation.

- **Mobilisation du programme au service de l'argumentation**

Les copies corrigées cette année témoignent, dans l'ensemble, d'une connaissance convenable du programme, et les œuvres y ont été mobilisées de façon relativement équilibrée, la familiarité étant néanmoins souvent plus grande avec le roman de Wharton qu'avec les tragédies d'Eschyle et le *Traité* de Spinoza. Certaines dissertations se sont détachées par une attention toute particulière à la lettre des textes, que le jury a appréciée et récompensée. Leurs auteurs ont cité les œuvres exactement et pertinemment, sans se limiter aux références les plus en vue, parfois même dans la langue originale. Le jury, qui n'attendait guère qu'il soit fait recours au grec ni même à l'anglais, en a été très agréablement surpris. Un candidat a par exemple fait valoir que les Danaïdes sont désignées dans les vers d'Eschyle par le terme *stolos*, « troupe », ce qui les apparente, certes ironiquement, à une armée : c'est ainsi de leur association étroite qu'elles tirent leur force, c'est grâce à cette union qu'elles peuvent résister au mariage forcé. Le même candidat s'est appuyé sur la polysémie du terme *boxes*, « loges » et, au sens premier, « boîtes », dans le premier chapitre du *Temps de l'innocence*, pour montrer que la communauté facilite l'existence de l'individu en lui conférant à la fois une protection et une place bien déterminée – ce à quoi on pourrait ajouter que ces *boxes* connotent, plus négativement, l'enfermement et l'aliénation. Dans d'autres travaux, on a su éclairer tel ou tel exemple par le contexte, en rappelant que l'épanouissement de l'individu passait nécessairement, dans l'Antiquité, par son insertion dans la communauté et qu'il n'y avait pas lieu de les opposer, en expliquant comment Spinoza entendait, grâce au *Traité*, soutenir les républicains qui, dans les Provinces-Unies du XVII<sup>e</sup> siècle, avaient provisoirement triomphé des orangistes, ou en donnant des précisions utiles sur la représentation complexe de la *genteel tradition* chez Edith Wharton. On a également commenté à bon escient l'évolution des personnages et des communautés. Le dernier chapitre du *Temps de l'innocence*, qui donne un aperçu du bouleversement de la société new-yorkaise, a régulièrement été mis à profit. Le revirement d'Étéocle dans *Les Sept contre Thèbes*, lorsqu'il apprend que son frère l'attend à la septième porte et oublie sa cité pour ne plus être que l'homme de son clan, a plus rarement été exploité.

La maîtrise des œuvres est, naturellement, variable selon les copies, et on peut déplorer que certains pans du programme aient parfois été sous-utilisés, comme la scène des boucliers dans *Les Sept contre Thèbes* ou les chapitres 17 et 18 du *Traité théologico-politique*, consacrés la théocratie des Hébreux. Des références allusives et redondantes au programme font chuter la note, ce qui est particulièrement regrettable quand l'énoncé est compris et

l'argumentation recevable. L'impasse sur l'un des auteurs empêche d'atteindre la moyenne. À l'inverse, l'appropriation personnelle du corpus, très nettement perceptible par le correcteur à la pertinence des exemples proposés et des analyses fournies, est valorisée : non seulement elle permet d'obtenir des résultats vraiment satisfaisants, mais encore elle est susceptible de compenser, au moins en partie, des faiblesses dans l'argumentation ou la compréhension du sujet. Le jury invite donc les futurs candidats à s'engager résolument dans la lecture du programme, puis dans sa relecture au fil des cours et des dissertations d'entraînement. Ces derniers sont autant d'occasions de revenir aux ouvrages, non pas pour les réduire à un kit d'exemples et de citations prêt à l'emploi, mais pour réfléchir à leur signification. Ainsi acquiert-on une mémoire du texte qui met en mesure de mobiliser, le jour du concours, non seulement les extraits et les idées clés, mais encore des références plus originales, conformément au sens de l'œuvre dans laquelle elles s'insèrent. Rappelons, à ce propos, que les exemples doivent être prioritairement puisés dans le corpus de textes mis au programme. Rabattre totalement *Les Sept contre Thèbes* vers la légende d'Œdipe, sans la rattacher à l'intrigue de la tragédie, ne serait-ce qu'en la situant dans le deuxième stasimon, évoquer longuement le sort d'Hypermnestre, personnage absent des *Suppliantes*, sans dire un mot d'Antigone, peuvent faire douter le correcteur d'une connaissance de première main des pièces d'Eschyle. Cette réduction des tragédies au matériau mythique procède également d'une méconnaissance des rapports entre mythe et tragédie, et plus généralement entre mythe et littérature : le mythe est malléable, chaque auteur le raconte ou le donne à voir à sa manière propre, lui faisant prendre un sens particulier. À cet égard, Eschyle est le premier, semble-t-il, à introduire le personnage collectif de la cité dans des mythes qui ne concernaient auparavant que des familles ou des hommes, projetant dans les temps héroïques des traits particuliers de la démocratie athénienne, dont il est contemporain de l'éclosion, pour mieux susciter la réflexion des citoyens assemblés lors des représentations théâtrales. Dans le même ordre d'idées, les références trop vagues à la biographie d'un auteur ne convainquent guère : il n'était nullement exclu de faire mention du *herem* qui a frappé Spinoza pour son hétérodoxie, mais à condition d'être en mesure d'asseoir surtout l'argumentation de la dissertation sur le *Traité théologico-politique* lui-même. On a vu proliférer cette année les exemples hypothétiques, qui ont amené certains candidats, manifestement dépourvus, à réécrire les œuvres littéraires pour les faire rejoindre, bien artificiellement, leur argumentation : si les Pélasgos ou les Argiens avaient renoncé à accueillir les Danaïdes, si Newland avait suivi Ellen en Europe... Cet expédient est à proscrire.

Le jury souhaite, enfin, attirer l'attention des futurs candidats sur la nécessité d'utiliser les exemples tirés du programme à des fins argumentatives. Dans trop de copies, on a illustré plus que l'on a argumenté, raconté des passages plus que réfléchi à partir d'eux. Or, faute d'être amarrés à une argumentation précise, les références au programme perdent en grande partie leur intérêt. Ainsi, l'exemple ne doit pas faire purement et simplement redondance avec l'idée à défendre, mais contribuer à la fois à la justifier et à l'approfondir. Nombre de candidats, à très juste titre, ont mis en avant la figure d'Antigone pour appuyer la thèse de la nécessaire résistance de l'individu contre le collectif, texte à l'appui : « Je saurai affronter un péril pour enterrer un frère, sans rougir d'être ainsi indocile et rebelle à ma ville. » (p. 175) Mais trop peu ont initié, à partir de cet exemple, une réflexion sur la justice. Dans le finale apocryphe des *Sept contre Thèbes*, la révolte d'Antigone place en effet la cité face à ses propres aspirations à cet égard. Cela ressort d'autant plus du texte transmis que deux dénouements y sont juxtaposés. Dans l'*exodos* authentique, le chœur entérine l'accomplissement du destin et reconnaît que les torts sont partagés, si bien que les frères ennemis, réconciliés dans la mort, sont enterrés ensemble et pleurés par la cité réunie. Dans la scène ajoutée par un continuateur, la culpabilité de Polynice est jugée telle qu'il ne mérite pas de sépulture, condamnation terrible qu'Antigone remet en question, au motif qu'« à des affronts, il répondait par des affronts. » (p. 176). Elle entraîne alors avec elle une partie du chœur, ce qui montre que sa dissidence intéresse la collectivité, bien qu'elle se dresse contre la cité moins pour la communauté politique elle-même, que pour la communauté familiale dont elle rappelle les liens étroits.

Utiliser les exemples à des fins argumentatives requiert en outre de ne pas les juxtaposer indistinctement, sans préciser l'idée que l'on en tire. Après avoir consacré une sous-partie à illustrer les écueils du conformisme, un candidat écrit ainsi dans un second temps de sa première partie :

« C'est là qu'apparaît l'individu hors du commun se dressant contre la collectivité caractérisé par les propos de Jean Rostand. Étéocle, affrontant l'avis du coryphée, décide quand bien même d'aller au combat afin de sauver sa cité. Dans le même ton, dans le *Traité théologico-politique*, c'est en devenant prophète et donc en sortant du commun que Moïse forme la collectivité des Hébreux. Et enfin, c'est en s'arrachant au monde et en fréquentant de nouvelles personnes, différentes (Ellen, Winsett, Rivière) que Newland puis la communauté new-yorkaise découvrent de nouveaux "stimuli intellectuels" et cessent de "s'agiter pour des enfantillages" offrant ainsi à cette collectivité décadente un renouveau. »

Dans la copie manuscrite, l'effet de liste est encore accentué par le retour à la ligne à chaque exemple. La démonstration est insuffisante, ce que l'absence de bilan d'étape, à la fin de la sous-partie, fait nettement apparaître :

le catalogue ne peut s'y substituer. Plus généralement, le souci très louable (mais qui n'est pas un impératif catégorique de l'exercice) de mobiliser les trois œuvres dans chaque paragraphe a encore conduit cette année à des rapprochements hasardeux et des distorsions significatives. Il n'a ainsi pas été rare qu'Ellen Olenska soit présentée comme une nouvelle Antigone. Il était pertinent de comparer ces deux personnages, mais il y avait lieu de réfléchir également à ce qui les distingue, et de l'explicitier, plutôt que d'exagérer le rôle de la comtesse dans l'évolution de la société new-yorkaise : Antigone, en réclamant justice, fait naître un débat collectif, au risque du déchirement de la cité ; Ellen Olenska, en revendiquant sa liberté, amène Newland Archer à remettre en question le pharisaïsme du vieux New-York sans que ce microcosme social en soit affecté dans son ensemble. Si le rapprochement de ces deux figures féminines était assez compréhensible, d'autres parallèles ont suscité la perplexité du jury, comme l'assimilation du personnage de May Welland au patriarche biblique Moïse.

Concernant l'usage argumentatif des exemples, il y a enfin lieu de rappeler qu'on ne saurait convaincre en tirant d'un même exemple les conclusions les plus opposées : dans certaines copies, on affirmait de façon trop péremptoire qu'Étéocle était une menace pour sa communauté, avant de le présenter comme l'artisan de son salut ; dans d'autres, les suppliantes étaient à la fois un atout pour la cité d'Argos, et un danger ; dans d'autres encore, des analyses très diverses étaient tirées de la fermeture de la communauté des Hébreux. Un tel usage des références déroge au principe de non-contradiction et signale une maîtrise insuffisante des œuvres. La reprise d'une même référence peut certes être intéressante pour approfondir la réflexion, mais il est préférable de ne pas abuser du procédé. Cela n'est possible que si le programme est connu avec quelque précision. Pour s'en tenir à l'exemple tiré du *Traité théologico-politique*, c'est en analysant l'évolution de l'État hébreu que Spinoza remet en cause la valeur de modèle qui lui est accordée. Loin de présenter la communauté hébraïque comme un ensemble figé, que son homogénéité aurait d'abord servi, puis desservi, sans que l'on comprenne bien pourquoi, il montre que les Hébreux n'ont vécu en paix et en sécurité que jusqu'à la période des Juges, durant laquelle l'amour de la patrie, soutenu notamment par une discipline collective à laquelle nul ne se soustrayait, a prévalu (chap. 17, p. 126-133). Alors, la fusion dans la collectivité était politiquement vertueuse. La période des rois voit naître au contraire de multiples conflits liés à l'affrontement du pouvoir temporel et du pouvoir religieux détenu par les Lévites, dont le statut spécifique était d'emblée problématique (chap. 17, p. 133-141) : l'unité totale qui procédait auparavant de la religion est détruite, et il n'est plus question que de séditions, de discordes et de guerres civiles dans lesquelles l'intérêt collectif est perdu de vue, et l'État affaibli jusqu'à la ruine. Les « enseignements politiques » de cette décadence sont conclus au chapitre 18, comme l'indique le sous-titre : notamment, le pouvoir religieux doit être soumis au pouvoir politique, lequel ne doit pas légiférer sur les opinions, ni les tenir pour crime, sous peine de rendre possible une autre forme de fusion très problématique : celle du fanatisme (p. 154). Spinoza indique en outre, au début du même chapitre, que « la forme de l'État » hébreu ne saurait convenir « à des hommes auxquels il est nécessaire d'avoir commerce avec d'autres » — c'est-à-dire à la société dans laquelle le philosophe vit.

### III. B. Deux grandes parties

Pour aider les futurs candidats à mieux cerner les attentes du jury en matière d'argumentation, nous reproduisons intégralement ci-dessous deux grandes parties, que nous les invitons à comparer. Nous les faisons suivre de quelques éléments d'appréciation.

- **Une première partie très satisfaisante**

Tout d'abord, il faut savoir que la communauté apporte un certain confort aux individus qui alors s'y « fondent » à son « détriment ». Ainsi pour faire perdurer la collectivité, l'individu doit « se défendre contre elle ».

En effet, les individus se rassemblent d'une part par peur de la différence ou rejet de l'étrangeté, d'où le confort de « se fondre » auquel il faut pourtant renoncer. Cette double dimension est particulièrement visible dans le roman d'Edith Wharton où Ellen Olenska, étrangère à la communauté de l'ancienne société new-yorkaise cherche à s'y « fondre ». Durant le livre I sont visibles des passages où elle exprime sa volonté d'être « comme tout le monde ici », elle parle de son « horreur d'être différente » (chapitre 12). Pourtant ce qu'elle recherche, et qu'elle finira par abandonner, est justement ce que reproche Newland Archer à sa communauté. Et ce, car, à « se fondre » ici, on devient un pantin, une \*marionette innocente, comme May (au vu de l'image qu'Archer a d'elle). Et c'est une chose qu'Ellen remarque au fur et à mesure de l'œuvre, surtout au cours du livre II. De même, dans *Les*

*Suppliantes* d'Eschyle est visible cette horreur de la différence par les remarques du roi Pélasgos au début de la pièce : « D'où vient cette troupe à l'accoutrement si peu grec » est sa première réplique. Il parle ici des Danaïdes, ces réfugiées descendantes de Io et donc parentes d'Argos, ville de Pélasgos. Pourtant, malgré cette caractéristique qu'elles valorisent pour entrer dans la ville et être protégées, Danaos, leur père, \*les intime de conserver leur individualité, de rester fidèles à elles-mêmes, ce qui permettrait plus de diversité dans la communauté d'Argos (c'est une hypothèse) et donc pourrait mieux la faire avancer.

Ainsi, si les individus doivent « se défendre » contre leur communauté, c'est parce que sans leur individualité, la communauté n'évolue plus et peut tomber. En effet, Spinoza, dans le chapitre XX de son traité, fait la conclusion de ses démonstrations mais il passe d'abord par les avantages de laisser aux hommes la liberté du jugement. Il sous-entend notamment qu'elle est indispensable aux scientifiques et aux artistes. Or par eux, par leur individualité, par leurs nouvelles idées, peuvent naître des innovations. Et celles-ci peuvent améliorer la communauté. De cette manière, le « meilleur citoyen » peut-être celui qui soumet au souverain l'idée qu'il a sur une loi, laissant le souverain décider de prendre ou non en compte cette idée qui potentiellement peut rendre la communauté plus robuste, plus fonctionnelle. C'est ce que sous-entend \*quelque part la volonté du roi Pélasgos dans *Les Suppliantes* : celle de ne rien décider « sans le peuple ». Même ici, avec la volonté de manipuler le peuple, le roi souhaite laisser le peuple s'exprimer ; peut-être qu'un autre aura une meilleure idée que lui, pourra apporter une autre solution, plus durable, au problème de guerre que pose l'arrivée des Danaïdes. Ainsi conserver son individualité permet à la communauté de ne pas se fragiliser, de ne pas rester figée dans le temps alors que le monde avance. Ce dernier sort est celui auquel est \*confronté la haute société de New York dans *Le Temps de l'innocence*. En effet, durant le livre I, suivant le dîner raté pour Mrs Olenska, nous est présenté le couple Van der Luyden, ainsi que leur demeure. On voit alors une communauté figée, bloquée dans une renaissance européenne révolue, \*agrippée à des codes absurdes (par extension du couple sur le reste de la « pyramide »). C'est pourquoi, parce que personne ne s'est individualisé véritablement, finalement, la communauté est « ébranlée par la faillite » au chapitre \*33 (avant-dernier du roman).

Alors, l'individu doit « se défendre » en s'individualisant pour sauver sa communauté. Mais s'il « doit » le faire « pour elle, et non pour lui », c'est parce qu'il a des devoirs envers elle, parce qu'elle le met en position confortable. En effet, à la fin des *Suppliantes* d'Eschyle, Danaos, en réponse à l'accord d'Argos d'accorder refuge et protection à ses filles, leur dit : « En échange de tels bienfaits, nous leurs devons, si notre âme est guidée par un bon pilote, l'hommage d'une gratitude qui les honore plus que jamais. » Ici, nous avons non seulement la preuve que la communauté est bénéfique pour les individus, mais que ceux-ci leur doivent des choses, ici la « gratitude ». Gratitude qui peut se voir par le fait de participer activement à la vie de la communauté et celui de contribuer à son amélioration. L'individu a également un devoir de protection envers elle. « Vous devez porter secours à la cité » : voilà ce que dit le roi Étéocle au début de la pièce *Les Sept contre Thèbes*. C'est pourquoi les individus ne doivent pas aider les ennemis de la communauté comme le dit Spinoza dans son traité. Tout comme ils ont le devoir d'obéir à tout ordre de leur souverain, non pas par même pensée ou en étant d'accord mais parce qu'il le faut, pour que la communauté conserve son équilibre et que le pacte que chacun a passé ne soit pas rompu. Ici on peut d'ailleurs souligner que conserver son individualité, même dans ce cas-là, n'est pas quelque chose de néfaste et peut donc aider la communauté. Et si on le fait c'est « pour vivre dans la sécurité et le mieux possible » (chapitre XVI) donc pour le bien de chaque individu, donc pour la « collectivité ».

Le candidat a parfaitement bien compris le sens de l'énoncé, dont il envisage les différents aspects. L'attention qu'il porte à la notion de devoir montre qu'il en a identifié l'enjeu profond et elle a été d'autant plus récompensée que cette dimension pourtant fondamentale a été négligée dans les autres travaux. Le propos est très bien construit. Le programme est mobilisé de façon précise pour servir l'argumentation, en dépit de quelques petites maladresses, en particulier dans l'interprétation des *Suppliantes*. L'écriture est assez correcte. Cette première partie reflète la grande qualité de cette dissertation, qui a été notée 19/20.

- Une première partie passable

Tout d'abord, un individu trop inactif ou toujours en accord avec la société peut finir par la détruire au cours du temps. Cela est dû dans un premier temps à la stagnation de la société \*du au

moulage social. En effet, si aucun individu ne se révolte face aux règles de la société, \*tout les individus finissent par se ressembler car ils sont \*modulés par les mêmes idées et ne peuvent penser ou agir par \*eux-même. Cela conduit à une absence de différence. Or, le progrès d'une société et son dynamisme temporel \*naît de la nouveauté. Sans se défendre contre la société, l'individu la condamne à ne jamais la faire évoluer et la fait échouer dans sa quête \*à la société idéale. Dans le *Traité théologico-politique*, Spinoza décrit la communauté des Hébreux et \*cite qu'un membre qui « manquait à la religion, cessait d'être citoyen. » On en conclut que dans cette communauté l'État et la religion sont liés, la différence n'est pas \*accepté. De plus, la religion restreint les individus en ne les laissant pas penser par eux-mêmes mais uniquement à travers la religion. Pour Spinoza c'est un obstacle au progrès. On peut observer dans *Le Temps de l'innocence* la force du moulage social que subit Ellen après ne pas avoir respecté les codes moraux de la haute société en demandant le divorce. Elle décrit sa vie comme « vivre \*parmi \*tout \*ses gens qui ne vous \*demande que de dissimuler vos pensées. » Cette peur de la différence est ce qui pousse la haute société à s'isoler du monde et \*de conserver une « aveugle obéissance à la tradition » qui les \*empêches de découvrir le progrès extérieur et condamne des vocations \*tel que le travail politique et les artistes. Ainsi en refusant de se défendre de la société, l'individu collectif la condamne à ne pas évoluer et lui confère une image dépassée qui rend les autres sociétés plus attractives. Néanmoins, l'individu n'est pas toujours un individu collectif.

En effet, l'individu s'oppose naturellement à la société. Toute société condamne la liberté individuelle pour la paix sociale. Or l'individu ne peut se faire refuser sa liberté et prendra toujours \*partie pour elle au détriment de la collectivité. Ellen se rend \*indépendant de la haute société car elle ne veut pas être \*sous les règles\* d'un mari qu'elle n'aime pas, veut avoir la liberté de découvrir et \*expérimenter avec\* le monde extérieur, et d'agir selon ses volontés. Elle dit : « ma liberté... n'est-ce rien ? » Elle défend ses \*liberté naturellement face aux regards de la société. On observe dans *Les Sept contre Thèbes* que Antigone se sacrifie pour enterrer son frère Polynice laissé \*par delà\* des remparts, alors que c'était interdit. Elle le fait naturellement et presque fièrement. Elle affirme : « Je ne rougirai pas de ma désobéissance et rébellion face aux ordres de la cité ». Il est \*normale qu'un individu se défende de sa société si elle \*empiète sa morale\* personnelle, car d'après \*Spinoza nous sommes avant tout des hommes : « la Nature ne \*créer pas des Nations, mais des individus. » Les hommes mènent la communauté au conflit lorsqu'ils ressentent l'injustice.

Ainsi l'individu collectif qui ne se défend pas de sa communauté la condamne à être injuste. La société agit suivant la volonté des individus mais les individus n'expriment pas tous les mêmes volontés. Dans le *Traité théologico-politique*, Spinoza écrit qu'il est « impossible que tous opinent pareillement. » Ainsi la communauté par ses actions est injuste. Si l'individu qui subit l'injustice ne se révolte pas pour changer cela, il condamne la société à être défailante et donc injuste. Les deux frères Étéocle et Polynice sont \*condamner « d'honorer ce passé dont ils portaient le deuil. » En effet leur combat à mort est le fruit d'une \*profécie portée par leur père. En ne se révoltant pas contre cette société qui n'agit que par la volonté des dieux, ils subissent l'injustice et Polynice meurt au combat dans *Les Sept contre Thèbes*. À l'inverse, dans *Le Temps de l'innocence*, Ellen se révolte face à \*son interdiction de divorcer. \*Malgré les menaces de la rejeter de la haute société et de lui supprimer son héritage elle se confronte à la société. En le faisant, elle montre à tous l'injustice que les femmes subissent et permet à la haute société de progresser. À la fin du roman, la société est plus ouverte à l'extérieur et Archer peut même se lancer en politique. Donc se défendre de la société permet de la rendre juste. Cela est fait naturellement par les individus et permet de faire progresser la société. Donc c'est positif pour elle.

Cette défense et illustration du sujet manque de précision, en particulier dans le deuxième paragraphe : selon Jean Rostand, se défendre contre la collectivité n'est pas « naturel », cela exige un effort et a un coût pour l'individu qui résiste. Le cheminement de la pensée est parfois tortueux et l'argumentation comporte des raccourcis. Les erreurs d'orthographe sont très nombreuses et l'incorrection de l'expression nuit à l'argumentation : on peine à comprendre, par exemple, ce qu'est un « individu collectif ». Néanmoins, le candidat fait l'effort de dialoguer avec la citation, sans commettre de contresens majeur sur la thèse, il cherche à développer sa pensée et à faire référence aux œuvres de façon équilibrée. L'appropriation du programme, réduit à des citations courtes dont l'une est mal attribuée (« Les deux frères Étéocle et Polynice sont \*condamner “d'honorer ce passé dont ils portaient le deuil” »), est toutefois moins grande que dans la copie précédente. Le retour des mêmes exemples, au fil de la copie, confirmera ce sentiment. La copie a été notée 11/20.

### III. C. Pistes de réflexion

- **Défense et illustration de la citation**

Pour étayer le propos de Rostand, dans une première ou dans une deuxième partie de la dissertation, il était loisible de s'appuyer sur les trois temps de la citation, comme beaucoup de candidats l'ont compris. Cette démarche apportait des résultats très satisfaisants dès lors que ces trois moments étaient logiquement articulés dans le raisonnement, conformément à la thèse de l'auteur. Mais nul plan-type n'est attendu, et on pouvait adopter avec succès d'autres stratégies argumentatives. Un candidat a ainsi montré que « si tous les individus sont totalement «fondus dans la collectivité», cette dernière est condamnée à disparaître, car elle est stérile », avant de faire valoir qu'« à l'inverse, ce sont les individus qui se défendent, qui se débattent, qui font progresser une collectivité », et d'élargir la réflexion à l'échelle collective en en déduisant que « quand tout le monde se défend et débat que la collectivité est riche, mais aussi raisonnable. »

Le « profit » et l'« aise » que l'individu pourrait trouver à « se fondre dans la collectivité » est aisément démontrable sur la base du programme. Spinoza place ainsi au fondement du pacte social la recherche de l'utile, conçu comme ce qui était la puissance d'agir et d'être. Un nombre significatif de candidats avaient retenu à ce propos un court extrait du chapitre XVI du *Traité* : « pour vivre dans la sécurité et le mieux possible les hommes ont dû nécessairement aspirer à s'unir en un corps. » (p. 70) Sans faire du pacte l'opérateur politique d'une fusion qui supprimerait totalement l'individualité, puisque Spinoza affirme au début du chapitre XVII qu'en aucun cas les individus ne peuvent abandonner complètement leur droit naturel, c'est-à-dire leur puissance de s'affirmer, et que, plus généralement, le *Traité* a vocation à montrer que la fin de leur association est la liberté, on pouvait observer que l'expression « s'unir en un corps » indique la formation d'une totalité organique, dont le philosophe recherche les moyens d'assurer la cohésion maximale. La sécurité que le pacte social confère a souvent été mise en relation avec la protection qu'apporte aux Danaïdes l'hospitalité des Argiens, dans *Les Suppliants*, et il est vrai que la violence des Égyptiades rappelle la brutalité de l'état de nature tel que le conçoit Spinoza. Il fallait néanmoins se garder de voir dans ces deux exemples, comme tel a parfois été le cas, la preuve d'une exploitation de la communauté par l'individu-parasite, thèse qui n'est pas conforme ni au propos de Jean Rostand, ni aux œuvres. Chez Spinoza, les intérêts de l'individu et de la communauté bien fondée convergent, et dans la pièce d'Eschyle, les filles de Danaos sont en proie à une injustice et un désespoir absolus, qui les contraignent à supplier la cité d'Argos, que la mer Méditerranée sépare de leur terre natale, en se risquant à un douloureux exil. Un candidat parle à ce sujet d'« acculturation profitable », formulation qui a le mérite de la nuance. Le retour d'Ellen dans la communauté du vieux New-York a souvent complété cet attelage d'exemples pour fournir un trio d'exemples certes assez rebattu, mais pertinent à condition de n'être pas tiré vers le mythe du profiteur. Au-delà de la sécurité, profit incontestable, le jury a apprécié que les candidats se penchent plus attentivement sur la nature des bénéfices de la vie en communauté, comme le « confort rassurant » qu'il y a à « exister parmi ses semblables », les « repères » et les « certitudes » que cela apporte. Ainsi, dans *Le Temps de l'innocence*, May Welland respecte les principes qu'on lui a inculqués, sans les questionner, et satisfait aux attentes sociales, ce qui lui permet d'envisager avec confiance l'existence — avant que la liaison entre son fiancé et sa cousine ne la détrompe. Newland Archer, au contraire, remet en question les vues de la communauté du vieux New-York, mais continue à les suivre par facilité, par « aise » : « Archer en revenait à sa conception héréditaire du mariage. Se conformer à la tradition, ne demander à May que ce qu'il avait vu ses amis demander à leurs femmes, c'était plus aisé que de faire l'expérience dont, jeune homme, il avait rêvé. » (chap. 20, p. 201) L'expérience dont il est question est évoquée au début du chapitre 6 : il s'agit du projet momentanément caressé d'« émanciper » May. Dans une certaine mesure, le sort des filles de Danaos, qui constituent un groupe fermé et fusionnel soumis à l'autorité du père, montre aussi l'« aise » qu'est susceptible de procurer la perpétuation du même : refusant tout mariage, elles échappent par là-même au destin qui est promis aux jeunes filles dans l'Antiquité grecque – destin effrayant puisqu'il est arrachement à la communauté familiale bien connue. Inversement, dans nos œuvres, lorsque l'individu ne « se fon[d] [pas] dans la collectivité », il risque d'en pâtir. Dans le premier épisode des *Sept contre Thèbes*, les Thébaines sont rudement menacées par le tyrannique Étéocle, au motif qu'elles prient les dieux à leur façon. Quant à Ellen Olenska, son excentricité persistante, en dépit de ses efforts d'intégration, irrite le vieux New-York et l'expose aux commérages (chap. 5), puis au déclassement (chap. 26, p. 250), et enfin à l'éviction définitive (chap. 33). Car dans ce milieu très corseté, « le scandale [...] était plus à craindre que la maladie, la décence était la forme suprême du courage, tout éclat dénotait un manque d'éducation. » (chap. 33, p. 301)

Pourtant, il est indéniable que la fusion complète de l'individu avec la communauté est susceptible de porter préjudice à cette dernière. L'argument selon lequel l'individu qui disparaît dans le collectif en renonçant à sa liberté d'expression prive celui-ci d'idées enrichissantes ou novatrices a été régulièrement avancé, à juste titre. Il a parfois été plus difficile aux candidats de le soutenir précisément sur la base du programme, et en particulier sur celle du

*Traité théologico-politique* dont le chapitre XX était souvent massivement mobilisé dans la troisième partie de la dissertation, alors qu'il aurait pu être mis davantage à contribution dès la première. Le philosophe y oppose notamment les « les avides, les flatteurs et les autres hommes sans force morale, pour qui le salut suprême consiste à contempler des écus dans une cassette et à avoir le ventre trop rempli » et « ceux à qui une bonne éducation, la pureté des mœurs et la vertu donnent un peu de liberté. » (chap. XX, p. 199) Les premiers, mus par la recherche du profit personnel qui les engage à se conformer, n'ont aucun mal à « répét[er] toujours la leçon faite » (*Ibid.*), tandis qu'en tentant de réduire les seconds au silence, l'État se prive de ses meilleurs éléments, de ses penseurs les plus fins et les plus réfléchis — ceux qui peuvent contribuer, notamment, « à l'avancement des sciences et des arts » (p. 198), les *honesti* dont se sont souvenus quelques étudiants. Dans *Le Temps de l'innocence*, nulle censure ne réduit les hommes de lettres au silence, mais une tradition étouffante en tient lieu, comme le souligne Ned Winsett : « la vie intellectuelle ici meurt d'inanition. Elle ne se nourrit que des restes de la tradition européenne qu'ont apportée vos arrière-grands-pères. » (chap. 14, p. 138) Plus généralement, Edith Wharton peint une communauté fermée dont le conservatisme la condamne au déclin, et à la disparition (chap. 34). À cet égard, le jury a lu des analyses très convaincantes, proprement littéraires, certains candidats voyant dans l'intérieur-musée de la demeure new-yorkaise des Van der Luyden le symbole de la fossilisation de la société dont ils sont les arbitres suprêmes : les housses et les voiles de gaze préservent les meubles et les tableaux du passage du temps lorsqu'ils sont absents, tandis que Louisa ressemble à son propre portrait, peint vingt ans auparavant, comme « un de ces corps pris dans les glaciers qui gardent miraculeusement les couleurs de la vie. » (chap. 7, p. 69) Il y a lieu, en outre, de préciser que si la fusion dans la communauté entraîne souvent la renonciation à une spécificité féconde pour cette dernière, elle ne doit pas nécessairement être conçue comme une excentricité qui éloignerait l'individu du collectif : elle peut être une compétence, une qualité qui l'en distingue, et qu'il met à son service. Certains l'ont pressenti lorsqu'ils se sont intéressés à la figure du chef. Encore fallait-il ne pas se donner la facilité de l'envisager pour elle-même, thématiquement, en déroulant un trio d'exemples tout prêt — Pélasgos, Moïse, Henry Van der Luyden — d'autant que le propos de Jean Rostand ne concerne pas spécifiquement cet individu qui possède dans la communauté un statut très particulier. À cet égard, les candidats auraient gagné à prendre en considération les personnages de héros, trop délaissés. Dans le contexte des sociétés antiques qui ne prisent guère l'originalité, ils se signalent par une force et des qualités guerrières hors du commun. Dans *Les Sept contre Thèbes*, c'est leur combat qui décide de l'issue du conflit, non celui des armées. Ces dernières sont évoquées, mais elles demeurent à l'arrière-plan, car la tragédie plonge ses racines dans le cycle thébain et donne de la guerre une représentation héroïque comparable à celle de *L'Iliade*. Le devoir des héros est alors de se battre pour le collectif, de le défendre, au sens propre, c'est pourquoi l'*hybris* des assaillants argiens, dont chacun veut se démarquer excessivement, est dénoncée. À l'opposé, la distance critique permise par l'originalité que cultive la modernité a été bien illustrée par les candidats : aucun personnage, dans *Le Temps de l'innocence*, n'a un regard aussi affûté sur le vieux New York que la singulière comtesse Olenska, dont beaucoup ont rappelé qu'elle avait ouvert les yeux de Newland Archer, sans nécessairement contextualiser la référence. Ce dernier lui avoue en effet, le soir où il lui rend visite chez elle pour la première fois : « C'est vous qui m'expliquerez, vous qui ouvrez mes yeux à des choses que je regarde depuis si longtemps que je finis par ne plus les voir ! » (chap. 9, p. 90). Le vieux New York, figé dans ses traditions, décourage cette attitude de questionnement. Pourtant, à examiner les choses de près, l'enjeu est de taille : la pression sociale ou politique qui, dans certaines collectivités, incite l'individu à se conformer par les avantages qu'il en retire, entraîne un préjudice moral pour l'ensemble du groupe. Spinoza y insiste au chapitre XX du *Traité* : si la liberté d'expression était supprimée, « les hommes ne cesseraient d'avoir des opinions en désaccord avec leur langage et la bonne foi, cette première nécessité de l'État, se corromprait ; l'encouragement donné à la détestable adulation et à la perfidie amènerait la corruption de toutes les relations sociales ». (p. 198-199) Tel est plus généralement le risque d'une adhésion de façade, superficielle, aux prétendues valeurs communes. On peut sur ce point opposer « l'hypocrisie dans les relations privées » que « le vieux New York d'Archer tolèr[e] », en particulier chez les hommes, malgré un puritanisme affiché (chap. 26, p. 248), et l'éthique de l'amour qui conduit Ellen Olenska à refuser qu'Archer rompe ses fiançailles, dédaignant « la jouissance achetée au prix du mensonge, de la cruauté, de l'indifférence. » (chap. 18, p. 181)

Dès lors, la thèse paradoxale de Jean Rostand s'éclaire : l'individu a le devoir de « se défendre » contre la communauté en préservant sa propre intégrité, mais dans l'intérêt supérieur du collectif. Il n'était pas inutile d'explicitier brièvement la raison pour laquelle la collectivité pousse au suivisme et promeut l'homogénéité : elle a besoin, pour subsister, d'une cohésion suffisante. Ainsi, la cité antique, autant que la communauté du vieux New York, attend de ses membres qu'ils respectent scrupuleusement les normes et les pratiques en vigueur dans le groupe. « C'est aux hommes à offrir aux dieux des hécatombes, à questionner le sort en tâtant l'ennemi. Ton rôle, à toi, est de te taire et de rester dans ta maison », rappelle Étéocle aux Thébaines apeurées, dans *Les Sept contre Thèbes*, renvoyant, en « miroir brisé »<sup>4</sup>, à la division traditionnelle des rôles masculins et féminins de l'Athènes du temps

<sup>4</sup> Pour reprendre le titre de l'essai de Pierre Vidal-Naquet.

d'Eschyle (p. 150). « *Après des milliers de femmes avant toi, l'hymen pourrait bien être ton lot final* », chantent les suivantes dans l'*exodos* des *Suppliantes*, rappelant aux Danaïdes qui ne veulent pas se marier l'ordre social antique, sanctionné par les dieux (p. 86-87). Dans un contexte très différent, mais encore oppressif pour les femmes, Archer cherche à persuader Ellen de renoncer à demander le divorce : « L'individu, dans ces cas-là, est presque toujours sacrifié à l'intérêt collectif. » (chap. 12, p. 126) Même les collectivités les moins rigides – telles que la démocratie que Spinoza appelle de ses vœux, et qu'il fonde sur l'obéissance absolue — n'excluent pas les phénomènes d'influence sociale. On le comprend à la lecture d'un passage du chapitre 34 du *Temps de l'innocence*, qui évoque l'évolution de la société américaine, une trentaine d'année après l'intrigue principale : « on était trop absorbé par les réformes et les mouvements sociaux, par les engouements et les modes du jour, pour s'inquiéter beaucoup du passé de ses voisins » (p. 311) – la mode remplace les anciennes conventions. Pour illustrer pleinement l'énoncé, il s'agissait surtout de déployer tout le paradoxe d'une auto-défense entreprise pour le bien de la communauté, et non comme affirmation de soi face à « la société » qui serait nécessairement aliénante, voire comme un acte fondamentalement égoïste ou individualiste. À la limite même, « se défendre » de la communauté en visant l'intérêt général garantit que l'expression de l'individualité ne prendra pas la forme d'un égoïsme ou d'un individualisme délétère pour le groupe, dont les œuvres au programme comportent plusieurs exemples. À l'inverse, dans notre corpus, le tribut de la résistance est souvent payé l'individu qui a en vue un intérêt qui le dépasse. Diverses modalités de défense y sont représentées, mais les candidats ont parfois éprouvé des difficultés à illustrer positivement l'anticonformisme ou la dissidence. À un niveau très modeste, dans le roman d'Edith Wharton, Emerson et Amy Sillerton essaient de lutter contre les préjugés de leur communauté afin de provoquer une ouverture salutaire : le couple invite lors de sa garden-party annuelle des personnes considérées comme infréquentables, telles que les Blenker, ou des personnes de couleur. Les Sillerton font ainsi jouer la tradition contre elle-même, puisque les membres de leur caste ne sauraient refuser leur invitation, mais ils ne semblent pas souffrir de l'« insolite manière de vivre » qu'ils ont choisie et qui les condamne à un isolement relatif (chap. 22, p. 219). C'est de façon autrement plus risquée que « les amis des arts et de la vertu » soutiennent des « opinions dissidentes » dans un régime tyrannique, devenant alors des « exemples d'endurance et de courage » : « qui sait en effet qu'il est, dans sa conduite, irréprochable, ne craint pas la mort comme un criminel et ne se sauve pas du supplice par des implorations ; car le remords d'aucune vilenie ne torture son âme ; il est honorable à ses yeux, non infamant, de mourir pour la bonne cause, glorieux de donner sa vie pour la liberté. » (*Traité théologico-politique*, chap. XX, p. 201-202) Dans ce passage, la référence à la morale est significative : manifester sa « fierté de caractère », renoncer à « dissimuler », c'est faire son devoir de citoyen, au péril de sa vie, comme l'a fait par exemple Adriaan Koerbagh auquel Spinoza fait probablement allusion ici. Dans le finale apocryphe des *Sept contre Thèbes*, Antigone, nous l'avons vu, prend également un tel risque, au nom de la justice. Il était en revanche exclu de considérer les *Suppliantes* comme des féministes avant l'heure, révoltées contre une « société patriarcale » : certes, elles se rebellent contre le mariage forcé, mais elles le font pour elles-mêmes, et elles demeurent totalement soumises à leur père Danaos. L'opposition d'Étéocle et du chœur dans *Les Sept contre Thèbes*, à laquelle les candidats ont assez souvent fait référence, requiert pour sa part un traitement nuancé. La misogynie d'Étéocle a beau être excessive, les Thébaines, qui ne sont pas plus féministes que les Danaïdes, perdent effectivement de vue le bien commun lorsqu'elles laissent libre cours à une panique susceptible de gagner toute la cité. Quant à Étéocle, il n'est pas impossible de considérer, comme cela a été avancé, qu'il se défend contre la cité, dont les Thébaines incarnent la composante féminine, lorsqu'il va combattre son frère à la septième porte en dépit de leurs recommandations. Mais l'élan qui le pousse à se battre contre Polynice est particulièrement ambigu : il n'est pas sûr qu'il s'agisse d'un sacrifice volontaire, puisqu'Étéocle ne se préoccupe plus de Thèbes dès lors qu'il apprend que son frère l'attend à la septième porte, et qu'il met surtout en avant l'accomplissement inexorable de son destin à la fois personnel et familial.

Cette étape du raisonnement aura permis de comprendre le bien-fondé du propos paradoxal de Jean Rostand, mais aussi d'en mesurer toute l'exigence pour l'individu. Cependant, jusqu'à quel point la résistance est-elle souhaitable, et ne peut-elle viser que le bien commun ?

- **Débat**

Lorsque le sujet a été globalement compris, la discussion a, fréquemment, porté sur les écueils de la dissidence : « trop se défendre », pour reprendre une expression plusieurs fois employée dans les copies, met la communauté en péril, car cela suscite des « tensions ». Parallèlement, il a été montré que la cohésion lui est nécessaire et profitable, « le propre d'une société [étant] d'avoir des lois et des valeurs communes auxquelles il faut rester attaché pour le bien vivre ensemble. » La formulation de l'antithèse a parfois été très maladroite : « l'individu doit suivre les diktats de la communauté plutôt que d'y être réfractaire », « l'originalité peut être une menace et l'intégration aveugle un profit. » Le débat n'a pas toujours été aussi ample que l'illustration de l'énoncé. En effet,

les candidats ont, en général, négligé de se pencher sur le coût du conformisme pour l'individu, quelquefois parce qu'ils avaient traité cet aspect auparavant, en se méprenant sur le sens précis du propos de Jean Rostand. Dans certains cas, la convergence des intérêts de l'individu et de la communauté a été abordée dès la seconde partie, les candidats avançant que l'individu n'avait pas à « se défendre » d'un collectif qui a fondamentalement vocation à lui être réellement profitable. Cette thèse est tout à fait recevable, cependant il a été plus difficile à ceux qui l'ont soutenue d'élaborer une troisième partie convaincante, faute d'idées pour faire progresser encore la réflexion. Enfin, commencer par la discussion de la citation a pu obérer le dialogue véritable avec le sujet qui était attendu : partant des idées convenues développées pour elles-mêmes, les candidats qui ont adopté cette démarche argumentative, tout à fait fondée dans le cadre d'un énoncé paradoxal, ont eu tendance à ne pas réfuter ou nuancer le propos de Jean Rostand de façon assez explicite.

Nombre de candidats ont opposé à l'auteur que l'existence même de la communauté repose sur la capacité des individus à se fondre suffisamment pour faire corps. Ces derniers constituent en effet autant de forces centrifuges qui font peser sur le collectif le risque de l'éclatement s'ils ne restent pas dans le rang. « Chacun pense être seul à tout savoir et veut tout régler selon sa complexion ; une chose lui paraît équitable ou inique, légitime ou illégitime suivant qu'il juge qu'elle tournera à son profit ou à son détriment ; par gloire il méprise ses semblables et ne souffre pas d'être dirigé par eux ; par envie de l'honneur qu'il n'a pas ou d'une fortune meilleure que la sienne, il désire le mal d'autrui et y prend plaisir. Point n'est besoin de poursuivre cette énumération [...]. Prévenir tous ces maux, constituer dans la cité un pouvoir tel qu'il n'y ait plus place pour la fraude ; bien mieux, établir partout des institutions faisant que tous, quelle que soit leur complexion, mettent le droit commun au-dessus de leurs avantages privés, c'est là l'œuvre laborieuse à accomplir », écrit Spinoza dans le *Traité théologico-politique* (chap. XVII, p. 102) Ou encore, plus succinctement : « entre les têtes la différence n'est pas moindre qu'entre les palais. » (chap. XX, p. 190) Plusieurs candidats avaient retenu la formule, mais le jury a été particulièrement surpris de constater que l'organe du goût était parfois confondu avec une luxueuse demeure. Compte tenu de la tendance de chacun à « abonder dans son propre sens » (*Traité théologico-politique, ibid.*), Spinoza insiste sur la nécessité de l'obéissance au souverain, en distinguant systématiquement dans le *Traité* la servitude illégitime qui enchaîne les sujets d'un despote, et l'obligation de se soumettre à la loi à laquelle sont tenus les citoyens des démocraties. Mais quel que soit le régime politique, le souverain peut « contraindre à se soumettre » (*Ibid.*, p. 84) quiconque, par un acte de dissidence, ne se fondrait pas dans le collectif, et le châtier le cas échéant, y compris lorsque son action a bénéficié à la communauté. À ce propos, le passage du chapitre XVI du *Traité* que Spinoza consacre au crime de lèse-majesté a manifestement marqué les esprits : Spinoza y fait état du consensus selon lequel un soldat qui a mis l'ennemi en fuite en désobéissant à son chef est légitimement condamné à mort. Dans le même ordre d'idées, un candidat souligne qu'« une collectivité a parfois besoin de faire front, d'être unie, quitte à étouffer les voix individuelles », en s'appuyant pertinemment sur *Les Sept contre Thèbes*. Étéocle y intime aux Thébaines, de façon misogyne mais non pas infondée dans le contexte de la guerre, de revenir à la mesure, en regagnant l'espace domestique qui leur est réservé ou en prononçant des prières plus civiques qu'une supplication de mauvais augure, dans la mesure où celle-ci suppose la catastrophe inévitable. Et le chœur regagne en effet progressivement, au fil de la tragédie, les trois fonctions qui lui sont habituellement dévolues : fonction émotionnelle (susciter une émotion juste), fonction herméneutique (interpréter les événements), et fonction pragmatique (accomplir un rituel civique) — tandis qu'Étéocle suit le trajet inverse. À l'exemple des Thébaines rappelées à l'ordre par Étéocle, le candidat confronte l'union deux principaux clans du vieux New York autour de la comtesse Olenska, au début du *Temps de l'innocence*, citant un principe exprimé par Mrs Archer au chapitre 6 : « Si nous ne nous tenons pas entre nous, c'est l'effondrement de la société. » (p. 67) Au début du roman, les Van der Luyden, en organisant une réception où ils convient la comtesse, rappellent en effet les membres de la communauté à leur devoir de solidarité, à l'instigation de Mrs Archer. À cela on peut ajouter, plus positivement, que se fondre dans la collectivité, c'est lui permettre d'affirmer avec force ses valeurs, comme l'illustre le vote des Argiens en faveur de l'accueil des suppliantes, tel que le rapporte Danaos dans la tragédie d'Eschyle : « Argos s'est prononcée d'une voix unanime, et mon vieux cœur s'en est senti tout rajeuni. De ses droites levées le peuple entier a fait frémir l'éther, pour ratifier ces mots : nous aurons “la résidence en ce pays, libres et protégés contre tout droit de reprise par un droit d'asile reconnu [...]” » (p. 72). Le peuple d'Argos se rallie à la position de Pélasgos, dirigeant éclairé qui ne rencontre aucune difficulté à persuader ses sujets d'accomplir leurs devoirs à la fois humains et religieux. Dans l'univers tragique d'Eschyle, les Argiens n'y trouveront pas « profit », au sens strict, puisqu'ils paieront leur décision de la guerre avec les Égyptiades. Mais il serait particulièrement réducteur de s'en tenir à cet aspect, comme l'ont fait, dans la première partie de la dissertation, quelques candidats trop enclins à considérer les filles de Danaos comme des manipulatrices éhontées : le dramaturge invite en effet à une réflexion sur les devoirs des individus, et plus précisément des citoyens, ainsi que sur le coût de la fidélité aux valeurs communes. À cet égard, la doxa attendrait plutôt que l'individu se sacrifie au « profit » de la communauté, et non, comme le veut Jean Rostand, qu'il s'individualise. C'est bien ce que le vieux New York demande à Ellen Olenska et à Newland Archer, dont l'amour met en péril l'une de ses institutions fondatrices, le mariage. Se sacrifier ainsi n'est pas se

défendre, comme cela a été parfois maladroitement soutenu pour illustrer la thèse de Jean Rostand, mais abdiquer ce que l'on est.

Mais est-il vraiment possible de « se fondre dans la collectivité » sans s'y perdre ? Pour s'y intégrer, l'individu doit au moins en partie renoncer à lui-même, ce qui se fait à son « détriment » si la fusion est telle qu'elle ne ménage pas une place suffisante à la liberté individuelle. Cet aspect de la question a été relativement peu exploré, comme nous l'avons déjà signalé. Une réhabilitation de la doxa était pourtant envisageable, dans la mesure où elle permettait d'approfondir la réflexion sur le paradoxe central de l'énoncé, d'autant plus que l'opinion commune selon laquelle l'individu pâtit de son absorption dans le groupe est largement illustrée dans le programme. La puissance d'être de l'individu, pour adopter une formulation spinoziste, se trouve alors considérablement diminuée, ce que celui-ci éprouve sous forme de passions tristes, car « la loi suprême de la nature [est] que chaque chose s'efforce de persévérer dans son état, autant qu'il est en elle. » (*Traité théologico-politique*, chap. XVI, p. 66). Ne pas pouvoir vivre selon sa « complexion » propre, à supposer même que cela soit concevable, est nécessairement coûteux (chap. XX, p. 189). Ainsi, dans *Le Temps de l'innocence*, Ellen Olenska résiste, dans un premier temps, à la pression sociale et familiale dont Newland Archer se fait le porte-voix lorsqu'il l'incite à ne pas divorcer : « — Franchement, que gagneriez-vous qui pût compenser la possibilité, la certitude d'être mal vue de tout le monde ? — Mais... ma liberté : n'est-ce rien ? » (chap. 12, p. 125) Se résoudre à ce sacrifice la fait manifestement souffrir. Le dommage de la fusion est encore plus grand pour l'individu qui, ayant totalement épousé les vues du collectif, ne parvient plus à déterminer ce qui est bon pour lui. Dans *Le Temps de l'innocence*, May Welland, « divinité tutélaire de toutes les traditions », « ne se dout[e] pas qu'elle [est] sous le joug », observe Newland Archer (chap. 20, p. 201) : son éducation a presque entièrement formaté les « sentiments » et les « idées » qu'elle revendique pourtant personnelles (chap. 16, p. 159). Contrairement à Newland, May n'a ni l'autonomie ni l'expérience nécessaires pour se demander qui elle est, ou qui elle voudrait être : le premier conserve une « étroite marge » pour exprimer sa « personnalité », qu'il s'inquiète de voir menacée par le mariage (chap. 14, p. 139), et il est capable de porter un regard critique sur le vieux New York, tandis que la seconde n'interroge jamais son destin de « parfaite Américaine » (chap. 8, p. 81). Dans *Les Suppliantes*, les Danaïdes, contrairement à May, refusent le joug du mariage, y compris à Argos, en se conformant à l'injonction de Danaos. Mais en « suivant le père qui inspire tous leurs dessins » (p. 51), les Danaïdes ne se privent-elles pas d'un avenir souhaitable, souhaité, en tout cas, par les jeunes Thébaines de la seconde tragédie au programme (p. 153) ? Ne contreviennent-elles pas à l'ordre divin ? Elles ne se le demandent guère, absorbées dans le collectif, dépourvues de noms propres, parlant d'une seule et même voix, à la première personne du singulier – et non à la première personne du pluriel. La famille, dans ses liens, figure le paradigme de la communauté réglée autour d'une seule volonté, celle du père, modèle que prolongera dans le droit romain la figure du *paterfamilias*, et selon lequel ont été pensées certaines formes d'autorité politique. Eschyle met aussi en évidence, à un autre niveau, les dangers de la fusion avec le groupe. Dans la première partie des *Sept contre Thèbes*, Étéocle, aveugle à son destin, voudrait ne plus être que roi, mais la présence de son frère à la septième porte le renvoie brusquement à un destin familial dont il ne peut se distinguer, et qui le conduira à mêler son sang à celui de son frère, dans la mort. Ni l'un ni l'autre ne parviennent à se dissocier d'une famille qui ne sait produire de lien que par la violence, et qui menace de destruction la cité à laquelle son destin est associé. Plus généralement, Thèbes représente, dans la tragédie grecque, le lieu de la confusion dangereuse, où le fils épouse la mère et où le *genos* ne se sépare pas de la *polis*. Il ne s'agit évidemment pas pour Eschyle de promouvoir l'individu en tant que tel – le collectif prime toujours, dans la cité antique — mais de montrer la nécessité d'un ordre à la fois social et politique qui suppose que chacun occupe la place qui lui revient. En dernière analyse, c'est lorsqu'il est fondu dans la multitude que l'individu s'expose aux dommages les plus grands. Il est alors susceptible de devenir le double jouet du pouvoir et des passions que ses détenteurs instrumentalisent à leur profit – ces derniers étant les seuls à ne pas se dissoudre dans la collectivité. Cette idée a parfois été développée pertinemment par les candidats pour illustrer la thèse de Jean Rostand : le préjudice, alors, est en effet à la fois individuel et collectif. Ils ont étayé leur propos sur l'œuvre de Spinoza, qui dénonce les ravages du fanatisme religieux. Il en donne plusieurs exemples, dont l'un peut faire écho aux poursuites de l'Inquisition que sa famille a subies : « Pilate, par complaisance pour la colère des pharisiens, fit crucifier le Christ qu'il savait innocent. Pour dépouiller les plus riches de leurs dignités, les pharisiens commencèrent d'inquiéter les gens au sujet de la religion et d'accuser les saducéens d'impiété ; à l'exemple des pharisiens, les pires hypocrites, animés de la même rage, ont partout persécuté des hommes d'une probité insigne et d'une vertu éclatante, odieux par là-même à la foule, en dénonçant leurs opinions comme abominables et en enflammant contre eux de colère la multitude féroce. » (chap. XVIII, p. 154) On trouve dans *Le Temps de l'innocence* un faible écho de ce fanatisme religieux en la communauté du docteur Agathon Carver, « La vallée de l'amour », qui a toutes les apparences d'un mouvement sectaire (chap. 17, p. 167-169 et chap. 24, p. 233).

Or, si l'individu perçoit la collectivité comme une menace à son encontre, sans doute entreprend-il de se défendre en vertu d'une nécessité intérieure, nécessité d'exister qui se trouve au cœur de la pensée spinoziste et qu'il

est possible de mettre en avant sans pour autant diminuer la valeur du devoir moral invoqué par Jean Rostand. Il ne s'agit pas, en effet, de prendre mécaniquement le contrepied de sa thèse et d'affirmer que « l'individu doit défendre ses intérêts personnels même au détriment de la communauté », comme on l'a lu dans une copie, mais de rappeler la loi naturelle selon laquelle, si l'on en croit Spinoza, « chaque être est déterminé à exister et à se comporter d'une certaine manière » (*Traité théologico-politique*, chap. XVI, p. 66). Le philosophe conclut de cette loi que « chaque individu a un droit souverain de persévérer dans son état, c'est-à-dire [...] d'exister et de se comporter comme il est naturellement déterminé à le faire. » (*Ibid.*, p. 66) C'est pourquoi le droit naturel persiste, dans une certaine mesure, au sein de l'état social : « nul en effet ne pourra jamais, quelque abandon qu'il ait fait à un autre de sa puissance et conséquemment de son droit, cesser d'être un homme ; et il n'y aura jamais de souverain qui ne puisse tout exécuter comme il voudra. » (chap. XVII, p. 97) On voit ainsi les Van der Luyden, dans *Le Temps de l'innocence*, tendre à échapper à un rôle social qui sied peu à leur tempérament, sans pour autant se soustraire à la responsabilité morale qui leur incombe : « Par nature timide et réservés, ayant peu de goût pour le rôle d'arbitres suprêmes du bon ton que la destinée leur avait dévolu, ils ne demandaient qu'à se cacher dans la sylvestre solitude de Skuytercliff, et c'était seulement par acquit de conscience qu'ils venaient parfois à New York. » (chap. 7, p. 72). À l'opposé, dans *Les Sept contre Thèbes*, l'*hybris* de Polynice est soulignée — il affirme son existence pour lui, et contre Thèbes qu'il assaille (et non simplement contre Étéocle), cette exigence intime relevant d'un destin dont la force est comparable à celle du déterminisme selon Spinoza : « détruire le pays de ses pères, les dieux de sa race, en lançant contre eux une armée étrangère ! Est-il donc un grief permettant de tarir la source maternelle ? Est-ce la terre de ta patrie, grâce à tes soins conquise par la lance, qui doit servir ta cause ? » (p. 161) En se révoltant contre Étéocle, Polynice agit comme un ennemi de Thèbes qui est restée fidèle à son frère, si bien que l'intrigue des *Sept* révèle toute la difficulté, et, par contraste, toute la grandeur, d'une défense de soi menée à la fois pour et contre la collectivité. Mais si l'utilité est au fondement du pacte social, ce qui le rend du même coup révocable (*Traité théologico-politique*, chap. XVI, p. 73), l'État doit aussi faire en sorte qu'il soit plus avantageux pour les individus d'obéir aux lois que d'y contrevenir, et de ne pas leur nuire à un point tel que le détriment causé suscite une rébellion fondée sur le droit naturel. De ce point de vue, l'État démocratique est bien entendu le plus souhaitable, le moins enclin à des absurdités contre lesquelles les individus auraient à s'insurger (*Traité théologico-politique*, chap. XVI, p. 77) : sa véritable fin, qui dépasse de loin le « profit » et l'« aise », est de développer la raison des individus, et notamment leur raison morale. À l'opposé, « lorsque la liberté de parler et de penser est déniée aux individus, ils en viennent à détester les lois, à tout tenter contre les magistrats, à juger non pas honteux, mais très beau, d'émouvoir des séditions pour une telle cause et de tenter quelque entreprise violente que ce soit. » (chap. XX, p. 199) Spinoza écrit encore en citant Sénèque que « personne [...] n'a longtemps conservé un pouvoir de violence » (XVI, p. 77) : dans un tel cas, les individus finissent par se soulever moins contre la collectivité elle-même que contre le détenteur du pouvoir. C'est une telle situation qui pousse les suppliantes à fuir l'Égypte sous la houlette de Danaos, leur intégrité physique étant tout aussi menacée que leur intégrité morale, le comportement du héraut et de sa troupe lorsqu'ils débarquent en Argolide confirmant les craintes de réduction à l'esclavage maintes fois exprimées par les Danaïdes. Dans notre programme, se défendre contre la collectivité prend du reste souvent la forme d'une prise de distance plus ou moins grande, temporaire ou définitive : exil des Danaïdes, retour d'Ellen Olenska en Europe, voyages récurrents de Medora Manson, résidence de Catherine Manson Mingott « dans le quartier lointain de Central Park. » (*Le Temps de l'innocence*, chap. 2, p. 30) Mais plus l'éloignement est grand, moins on peut œuvrer pour la communauté. Il reste à souligner que l'individu n'est pas toujours en mesure de déterminer ce qui lui est authentiquement utile, comme Spinoza le fait valoir : « Chacun, de deux biens, choisira celui qu'il juge être le plus grand, et de deux maux celui qui paraîtra le moindre. Je dis expressément celui qui au choix lui paraîtra le plus grand ou le moindre ; je ne dis pas que la réalité soit nécessairement conforme à son jugement. Et cette loi est si fermement écrite dans la nature humaine qu'on doit la ranger au nombre des vérités éternelles que nul ne peut ignorer. » (*Traité théologico-politique*, chap. XVI, p. 71-72) Le programme l'illustre à l'envi : Étéocle et Polynice sont aveugles à leur destin, les sujets des monarques de droit divin « combattent pour leur servitude comme s'il s'agissait de leur salut. » (préface du *Traité*, p. 47) Alors, loin d'avoir à se défendre systématiquement d'une collectivité qui le mettrait en péril, l'individu peut tirer avantage de son inscription dans une communauté susceptible de lui être utile sans même qu'il le perçoive. Telle est la vertu du pacte social, en particulier s'il est bien fondé : « Si maintenant tous les hommes se laissaient facilement conduire sous la seule conduite de la raison et connaissaient la très grande utilité et la nécessité de l'État, il n'y en aurait aucun qui ne détestât la fourberie ; tous observeraient rigoureusement les pactes avec la plus entière fidélité, par désir de ce bien supérieur qu'est la conservation de l'État. Mais il s'en faut de beaucoup que tous se laissent aisément conduire sous la seule conduite de la raison [...] » (chap. XVI, p. 74).

Il reste donc à penser les conditions d'une convergence entre les intérêts de l'individu et ceux de la communauté. Pour cela, il faut reconsidérer les termes de l'opposition instaurée par Jean Rostand entre l'individu, au singulier, et une collectivité qui lui serait extérieure, comme si la collectivité n'était pas formée d'individus susceptibles de la façonner, et voués à la défendre.

## • Prolongement

Dans un nombre significatif de copies, la troisième partie a permis d'approfondir la réflexion de façon satisfaisante, pourvu qu'on parvienne à gérer le temps limité de l'épreuve de manière à conférer suffisamment d'ampleur à ce dernier temps de l'argumentation. À ce stade, les candidats se sont souvent mis en quête d'un « équilibre » — terme récurrent dans les copies — entre individu et collectivité. Cependant, pour emporter véritablement l'adhésion, il ne suffisait pas d'établir une liste de moyens de parvenir à ce « juste milieu » en oubliant l'énoncé. Il fallait également éviter de revenir insensiblement au propos de Jean Rostand. Cela a pu être le cas lorsque sa thèse n'avait pas été étayée et discutée avec précision dans les deux premières parties de la composition : les candidats rejoignaient alors le sujet in extremis, parfois même sans s'en apercevoir. Enfin, il convenait de ne pas minorer les difficultés de la conciliation entre l'intérêt général et les intérêts individuels, en considérant que mettre en pratique les vues développées dans le *Traité théologico-politique* résolvait aisément et définitivement la question. Cela étant, en dépit de troisièmes parties parfois tièdes ou iréniques, le jury se satisfait de ce que le propos de Spinoza, ait été, dans l'ensemble, compris. Il a également apprécié les efforts de conceptualisation de certains candidats qu'une lecture approfondie du programme mettait en mesure de défendre une thèse plus personnelle. Un candidat soutient ainsi l'idée que l'enjeu est « d'enrichir la communauté, plutôt que de vouloir la défendre », ou de vouloir défendre l'individu : « c'est parce qu'elle est au départ trop rigide que la collectivité peut être déstabilisée à la fois par une uniformisation menant à l'extinction et par la désobéissance individuelle ». Un autre candidat avance que « l'individu et la communauté doivent nécessairement s'adapter réciproquement pour coévoluer et persister dans l'existence ». Pour notre part, nous prolongerons les pistes de réflexion esquissées ci-dessus en faisant valoir la nécessité, pour l'individu et la communauté, de se défendre mutuellement.

Force est de constater que si la communauté permet l'épanouissement des individus, ils n'ont plus à se défendre contre elle. L'ampleur diachronique du programme, qui n'est pas toujours assez mise à profit dans les dissertations, permet une mise en perspective intéressante, dans la mesure où elle rappelle que les intérêts de l'individu et de la collectivité n'ont pas toujours été perçus comme incompatibles. Dans l'Antiquité, le collectif prévaut : la cité, c'est ce que l'individu a à défendre, et non ce dont il doit se défendre, car il ne peut être pleinement homme qu'en son sein. Ainsi, dans *Les Sept contre Thèbes*, les champions cadméens se glorifient de donner leur vie pour défendre la ville aux sept portes, tandis que les assaillants argiens, dans leur désir de se singulariser excessivement, font preuve d'une *hybris* coupable. Le duel qui oppose Tydée et Mélanippe est instructif à cet égard. Tydée veut, comme « la lune en son plein brill[ant] au centre de [son] écu, reine des astres, œil de la nuit », surpasser les autres guerriers, et tous les autres hommes, en resplendissant au point d'éteindre leur éclat : son écu est un « blason d'orgueil ». Étéocle lui oppose Mélanippe, qui saura mettre sa vaillance au service de la cité dont il est le produit, puisqu'il descend, selon la légende, de l'un des cinq guerriers survivants issus des dents du dragon semés par Cadmos : « À Tydée, j'opposerai, moi, le preux fils d'Astacos pour défenseur de cette porte. De très noble race, il vénère le trône de l'Honneur et déteste les propos orgueilleux : s'il renâcle aux vilénies, il n'a point pour cela coutume d'être un lâche. Il a poussé sur la souche des Fils du Sillon épargnés par Arès, et c'est un vrai enfant de la terre thébaine que Mélanippe ! » (p. 155). Étéocle lui-même, en dépit de son aveuglement, entend être un « bon pilote » pour Thèbes (p. 145) : dans la première partie de la tragédie, il est ainsi comparable à Pélégos qui, dans *Les Suppliantes*, fait passer l'intérêt de la cité avant le sien propre. À l'opposé chronologique de notre corpus, dans *Le Temps de l'innocence*, l'individu réclame ses droits. La souffrance de l'individu sommé de se conformer à ce que veut le « clan » ou la « tribu » est explorée à travers les personnages d'Ellen et de Newland, tandis que l'ellipse temporelle entre les chapitres 33 et 34 met en évidence l'avènement de l'individualisme, préfiguré par le personnage de Julius Beaufort. Entre ces deux bornes chronologiques, Spinoza se donne pour tâche de réfléchir à une collectivité qui bénéficie authentiquement à l'individu, bien au-delà du « profit » et de « l'aise » matérielles que la nécessaire vie en communauté apporte. À cet égard, les candidats ont parfois cité un extrait du chapitre XVII du *Traité théologico-politique* sans en mesurer totalement la portée. Affirmer que « la nature ne crée pas des nations, mais des individus » (p. 134) implique de concevoir la collectivité politique non plus comme une réalité naturelle, à la manière d'Aristote, mais comme une construction humaine. Or, pour Spinoza, « la fin de l'État n'est pas de faire passer les hommes de la condition d'êtres raisonnables à celle de bêtes brutes ou d'automates, mais au contraire il est institué pour que leur âme et leur corps s'acquittent en sûreté de toutes leurs fonctions, pour qu'eux-mêmes usent d'une raison libre, pour qu'ils ne luttent point de haine, de colère ou de ruse, pour qu'ils se supportent sans malveillance les uns les autres. La fin de l'État est donc en réalité la liberté. » (chap. XX, p. 192-193) Nulle liberté en effet sans rationalité, car la raison, notion autour de laquelle la dernière partie de certaines compositions était construite, éclaire l'individu sur ce qui lui est véritablement utile. Dès lors, dans la démocratie que le philosophe appelle de ses vœux, les intérêts de l'individu et de la communauté convergent, car l'individu est en mesure de faire ce qui est réellement bon pour lui

en même temps que ce qui sert la collectivité : « dans un État et sous un commandement pour lesquels la loi suprême est le salut de tout le peuple, non de celui qui commande, celui qui obéit en tout au souverain ne doit pas être dit un esclave inutile à lui-même, mais un sujet. Ainsi cet État est le plus libre, dont les lois sont fondées en droite raison, car dans cet État, chacun, dès qu'il le veut, peut être libre, c'est-à-dire vivre de son entier consentement sous la conduite de la raison. » (XVI, p. 78-79) Dans ce cadre, la liberté de pensée et la liberté d'expression sont fondamentales, ce que les candidats ont bien compris : l'individu n'a pas à la préserver contre les assauts de la collectivité, qui la lui accorde pour sa propre sauvegarde. La valeur de la liberté politique est également manifeste dans *Les Suppliantes*, ce qui a été rappelé dans beaucoup de dissertations. Eschyle y fait de Pélasgos le modèle du roi démocratique soucieux de consulter son peuple, bien qu'il exerce aussi sur les Argiens une influence qui n'est pas dépourvue d'ambiguïté, dans le cadre de cet étrange objet politique qu'est la monarchie démocratique. L'Assemblée d'Argos reflète celle d'Athènes. Une réplique du coryphée, qui demande à Danaos si les Argiens ont accepté de leur donner asile, contient même la première référence littéraire connue à la démocratie, puisque peuple et pouvoir, *demos* et *kratos*, y sont associés : « Dis-nous à quoi s'arrête la décision prise, selon la loi du scrutin populaire, où prévaut la majorité. » (p. 72) Enfin, quelle que soit l'époque considérée, l'individu n'a pas à se défendre de la collectivité pour autant qu'elle vise l'établissement de rapports justes entre ses membres : il n'a alors aucune raison de penser que l'ensemble des autres individus le menace. La question de la justice est cruciale dans *Les Sept contre Thèbes*, Étéocle et Polynice la revendiquant l'un et l'autre sans comprendre que leur destin échappe à toute norme humaine, et Antigone s'opposant, dans le finale apocryphe, au décret pris par le nouveau pouvoir. Dans le *Traité théologico-politique*, la soumission des autorités religieuses à l'autorité civile vise aussi à mettre en œuvre les grands principes sur lesquels toutes les religions s'accordent, la justice et la charité : « Si donc je montre maintenant que la justice et la charité ne peuvent acquérir force de droit et de commandement qu'en vertu du droit de régir l'État, on en conclura facilement [...] que la religion n'acquiert force de droit que par le décret de ceux qui ont le droit de commander, et qu'ainsi le règne singulier de Dieu sur les hommes ne s'établit que par les détenteurs du pouvoir politique. » (chap. XIX, p. 167) Une collectivité dont l'individu n'a pas à se défendre est une collectivité qui respecte en chacun de ses membres, et plus généralement en chacun des hommes, l'humanité – telle l'Argos des *Suppliantes*.

Si la communauté bien fondée défend les individus qui la constituent, y compris d'eux-mêmes — de leurs appétits, pour reprendre la terminologie spinoziste —, alors elle doit, symétriquement, être protégée par les individus. De façon générale, le programme donne à voir l'ampleur des menaces qui pèsent sur les collectivités : l'Argos des *Suppliantes* est menacée par la guerre avec les Égyptiades parce qu'elle a choisi d'être fidèle à son devoir d'hospitalité, sanctionné par les dieux ; dans *Les Sept contre Thèbes*, la lutte de pouvoir entre Étéocle et Polynice s'est extériorisée et la cité est assiégée ; le *Traité théologico-politique* contient nombre d'exemples de guerres entreprises non pas « pour la paix et pour la liberté » mais « pour la gloire » des rois (chap. XVIII, p. 152, à propos de l'État Hébreux), et davantage encore d'exemples de guerres civiles (chez les Grecs et les Romains : chap. XVII, p. 108-104 ; chez les Hébreux : chap. XVII, p. 133 et suivantes, dans le cadre de l'explication de l'insoumission des Hébreux) ; Edith Wharton peint la fin d'un monde : la communauté du vieux New-York est sur le déclin et vouée à être absorbée par la grande société américaine – mais parce qu'elle s'est figée. Le roman montre alors que défendre la communauté ne signifie pas la maintenir, coûte que coûte, telle qu'elle est, mais lui permettre d'évoluer. Or, les collectivités dans lesquelles l'individu a la liberté de contribuer à cette évolution sont peut-être plus fragiles que les autres. Elles sont aussi difficiles à instaurer qu'à conserver. Spinoza montre ainsi à quel point il est malaisé de se débarrasser d'un tyran (chap. XVIII, p. 157-160). Certes, il fait l'éloge d'Amsterdam, qui permet l'opposition dans la concorde (chap. XX, p. 203-204) : les candidats l'ont quelquefois rappelé, certains opposant même la tolérance d'Amsterdam à la fermeture de l'État hébreu. Dans le même ordre d'idées, il se félicite dans la préface de la « Vraie Liberté » dont jouissent les Provinces-Unies : « ce rare bonheur nous est échu de vivre dans une république, où une entière liberté de juger et d'honorer Dieu selon sa complexion propre est donnée à chacun, et où tous tiennent la liberté pour le plus cher et le plus doux des biens » (p. 48, et note 2). Mais la « Vraie liberté » prend fin deux ans après la publication du *Traité*. La démocratie est ainsi confrontée au problème des moyens à mettre en œuvre pour se défendre, sans se renier, de ceux qui sont hostiles à ses principes : on le voit bien dans les *Suppliantes* où offrir asile aux Danaïdes, c'est-à-dire respecter le droit des faibles, préférer la persuasion aux rapports de force, conduit paradoxalement les Argiens à la guerre. Quel sort en effet réserver à ceux qui utilisent la liberté d'expression et d'opinion pour la retourner contre elle-même ? Spinoza tranche ainsi la question : « Il n'est pas moins aisé de déterminer de même quelles opinions sont séditionnaires dans l'État : ce sont celles qu'on ne peut poser sans lever le pacte par lequel l'individu a renoncé à son droit d'agir selon son propre jugement. » (XX, p. 196) Toutefois, ce problème politique persiste dans les démocraties contemporaines. Il apparaît donc que défendre la communauté n'est jamais aisé. Le dilemme tragique qui déchire Pélasgos dans *Les Suppliantes* l'indique assez. Le roi prend en charge l'intégralité de la réflexion politique, mais nulle « pensée profonde qui sauve [Argos] » ne viendra l'éclairer — « point d'issue exempte de douleur ! » (p. 65-66), « de tous côtés d'invincibles soucis » (p. 67). Là où le dilemme de Pélasgos, approfondi tout au long du premier épisode des *Suppliantes*, dans une scène qui est l'équivalent

dramaturgique de la scène des boucliers dans *Les Sept contre Thèbes*, tient à l'impossibilité pour lui de savoir ce que veulent les dieux, le dilemme de Newland Archer, dans *Le Temps de l'innocence*, vient d'une difficulté à déterminer ce qu'il se doit à lui-même, et ce qu'il doit à la communauté, de faire un choix, et de l'assumer. C'est finalement dans le dernier chapitre que le personnage acquiert une certaine grandeur. Alors qu'il n'était pas parvenu à résister au destin social tout tracé qui l'a conduit à épouser May Welland, au détriment de sa passion pour Ellen Olenska, Newland Archer, en revenant seul à son hôtel parisien sans avoir rendu visite à la comtesse qu'il aurait pu revoir trente ans plus tard, endosse symboliquement le choix qu'il a fait, bon gré, mal gré, de préserver et de transmettre le « dépôt sacré » des traditions (chap. 34, p. 308). Alors, il ressaisit son existence et donne pleinement sens aux devoirs qu'il a toujours scrupuleusement accomplis : « Il avait été, somme toute, ce qu'on commençait à appeler à New York un "bon citoyen". [...] Il avait été ce qu'on appelle un mari fidèle, et, quand May était morte, emportée par une pneumonie infectieuse prise au chevet de son plus jeune fils, il l'avait sincèrement pleurée. Les longues années qu'ils avaient passées ensemble lui avaient enseigné que le mariage le plus ennuyeux n'est pas une faillite, tant qu'il garde la dignité d'un devoir. » (*Ibid.*, p. 307)

La difficulté même qu'il y a à défendre la communauté appelle, de la part de chacun des individus qui la composent, une participation active, dans le respect des règles qui la structurent : il ne s'agit ni de se fondre en elle, ni de la combattre, mais de s'y inscrire de façon réfléchie. Il n'est pas rare que les candidats aient développé cet aspect de manière convaincante, sur la base du *Traité théologico-politique*. Spinoza y souligne qu'« il est presque impossible que la majorité des hommes, unis en un tout, si ce tout est considérable, s'accordent en une absurdité » (chap. XVI, p. 77), faisant preuve d'un optimisme que l'histoire depuis le XXe siècle invite toutefois à tempérer. La liberté d'expression met en mesure chaque citoyen de faire des propositions politiques, de faire évoluer l'État, selon les modalités suivantes : chacun « peut avec une entière liberté opiner et juger et en conséquence aussi parler, pourvu qu'il n'aille pas au-delà de la simple parole ou de l'enseignement, et qu'il défende son opinion par la raison seule ; non par la ruse, la colère ou la haine, ni dans l'intention de changer quoi que ce soit dans l'État de l'autorité de son propre décret. Par exemple, en cas qu'un homme montre qu'une loi contredit à la raison, et qu'il exprime l'avis qu'elle doit être abrogée, si, en même temps, il soumet son opinion au jugement du souverain [...] et qu'il s'abstienne, en attendant, de toute action contraire à ce qui est prescrit par cette loi, certes il mérite bien de l'État et agit comme le meilleur des citoyens. » (chap. XX, p. 194) Une telle action est, à certains égards, comparable à l'entreprise des Thébaines, en dépit de la différence de contexte politique. Dans *Les Sept*, elles tentent en effet de convaincre Étéocle de renoncer à commettre la folie de combattre Polynice : « *Quel est ce délire, enfant ? Ne laisse pas l'égarément d'une folie meurtrière emplir ton cœur et t'emporter* » (p. 164). La démarche du chœur est vouée à l'échec. Dès lors, les femmes participeront au commun en jouant leur rôle institutionnel : en entonnant le thrène qui permet de réunir toute la cité dans le deuil<sup>5</sup> — « *Un gémissement court à travers la cité. Nos remparts gémissent. Le sol gémit sur ces hommes qu'il aimait.* » (p. 171) Car la participation au commun est susceptible de prendre des formes très diverses. Au-delà d'un engagement strictement politique, on peut penser à une contribution à la vie sociale qui permet non seulement de renforcer les liens entre les membres de la collectivité, par la mise en œuvre de la solidarité, mais encore de s'enrichir des différences de chacun. Alors que Newland Archer refuse encore de « se [salir] [les] manchettes dans les affaires municipales ou dans la politique de l'État » (chap. 14, p. 138), la fréquentation de Ned Winsett, en dépit de la conscience de « la distance qui sépar[e] sa classe à lui de celle de Winsett », et de la « condescendance » qui en est le résultat (*Ibid.*), lui donne à réfléchir sur la fermeture de sa propre communauté : « Ce Winsett... il avait des éclairs... il voyait... il était intéressant. » (chap. 14, p. 136) Le personnage masculin principal du roman d'Edith Wharton s'honore aussi, dans le chapitre 34, de ce que « depuis bien des années, tout nouveau mouvement, philanthropique, municipal ou artistique, avait compté avec son opinion, avait demandé son appui. Qu'il fût question de fonder une école d'infirmières, de réorganiser le musée, de fonder un cercle de bibliophiles, d'inaugurer une nouvelle bibliothèque, ou de former une société de musique de chambre, on disait toujours : "Il faut demander l'avis d'Archer." » (chap. 34, p. 307) Dans ce passage, la solidarité est mise sur le même plan que la contribution à la vie culturelle et intellectuelle de la communauté, autre manière de contribuer au collectif : ces façons de prendre une part active à la vie de la communauté comptent bien plus dans l'existence de Newland qu'une carrière politique dont les candidats ont parfois eu tendance à exagérer l'importance. Dans le même ordre d'idées, les auteurs de notre programme mettent leur pensée et leur art au service de la collectivité, comme cela a été parfois mis en avant dans les copies, à juste titre. Mais l'argument ne peut convaincre que s'il est étayé avec quelque précision. La tragédie antique, née avec la démocratie, est le lieu d'une réflexion politique. Eschyle donne à voir la menace que fait peser la réalisation de destins individuels ou familiaux sur la communauté tout entière, pour mieux affirmer la valeur du lien commun, dans le contexte de la démocratie naissante où les citoyens, qui se conçoivent comme des égaux, sont divisés par des intérêts susceptibles de les dresser les uns contre les autres, et où la cité est le théâtre de luttes politiques entre une minorité de citoyens actifs issus de familles aristocratiques. Spinoza, lui aussi, entend faire œuvre

<sup>5</sup> Nicole Loraux a montré dans *Les Mères en deuil* (Paris, 1990) quel enjeu politique représentait pour la cité le deuil féminin.

utile : « j'ai cru ne pas entreprendre une œuvre d'ingratitude ou sans utilité, en montrant que non seulement cette liberté peut être accordée sans danger pour la piété et la paix de l'État, mais que même on ne pourrait la supprimer sans détruire la paix de l'État et la piété » (préface, p. 49). Avec *Le Temps de l'innocence*, Edith Wharton invite ses lecteurs à réfléchir autant au déterminisme social qu'aux devoirs sociaux, comme le montre le chapitre 34. Le théâtre, le traité philosophique et le roman correspondent à des moments politico-sociaux qu'ils permettent de penser en utilisant les moyens propres à leur genre. Finalement, pour préserver un commun qui n'est jamais acquis, c'est peut-être avant tout de lui-même que l'individu a à se défendre – d'une tendance à « abond[er] dans son propre sens » (*Traité théologico-politique*, chapitre XIX, p. 190) présente sous des formes diverses dans nombre de collectivités : désir funeste de Laïos d'avoir une descendance, malgré l'oracle, violence des Égyptiades, rejet du mariage de la part des Danaïdes, problématique dans le contexte de l'Antiquité, appétits du vulgaire et appétit de régner dans le *Traité théologico-politique*, individualisme de Beaufort dans *Le Temps de l'innocence*... Mais l'individu ne pourra se défendre de lui-même pour faire son devoir qu'à l'aune de la conscience que la vie en collectivité lui aura permis de développer, en essayant de trouver la bonne mesure entre ce qu'il se doit à lui-même, et ce qu'il doit aux autres. Les personnages du *Temps de l'innocence* sont à la recherche de cet équilibre précaire, et tentent, chacun à leur façon, de se tenir sur cette corde raide. Ainsi, les Van der Luyden mènent une vie retirée, mais reviennent à New York pour soutenir le groupe ébranlé par la faillite de Beaufort : « À contrecœur, mais toujours héroïquement soumis au devoir, ils étaient rentrés en ville, avaient ôté leurs housses, envoyé leurs invitations pour deux dîners et une soirée. » (chap. 32, p. 290) Ainsi Ellen Olenska parvient-elle à rester fidèle à elle-même et loyale au vieux New York en renonçant à sa passion pour Newland Archer : « Quand il se trouva sur le bateau, parmi les autres touristes, Archer se sentit pénétré d'un calme qui lui apportait à la fois de l'étonnement et de la force. Et pourtant, il n'avait même pas frôlé de ses lèvres la main de Mme Olenska, ni obtenu d'elle un mot de promesse. C'était le résultat de l'équilibre parfait que Mme Olenska avait su établir entre ce qu'ils devaient de loyauté aux autres et de franchise à eux-mêmes. » (chap. 25, p. 239)

#### IV. Conclusion de la dissertation

Les candidats n'ont pas toujours échappé à l'écueil de la reprise pure et simple des grands axes de leur devoir, et parfois même de l'intégralité de leur argumentaire, dans les termes qu'ils avaient déjà employés auparavant. Or, si la conclusion a vocation à dresser le bilan de la réflexion menée sur le sujet, elle ne doit pas se réduire à une redite. La synthèse, succincte, du raisonnement adopté, ne vaut que dans la mesure où elle est tendue vers la formulation d'une réponse ferme à la problématique dégagée en introduction, qu'il peut être intéressant de rappeler à ce stade. La conclusion constitue le point d'aboutissement de la réflexion, c'est pourquoi il est exclu de la rédiger avant le développement : le jury s'étonne que le paragraphe conclusif ait été relégué, dans certaines dissertations, sur une autre copie, ou séparé du reste du devoir par plusieurs lignes, voire plusieurs pages. Il est certes essentiel de savoir où l'on va avant de s'engager dans la rédaction, mais il ne faut pas négliger le rôle de l'écriture elle-même dans l'approfondissement, l'inflexion, voire la réorientation de la démonstration. C'est le processus de composition dans son ensemble qui permet finalement de se prononcer, avec le recul nécessaire, sur le ou les problèmes soulevés par le sujet. Dès lors que cela a été fait, il n'est en aucun cas indispensable de chercher une « ouverture », et le jury invite les candidats désireux d'élargir la perspective dans les dernières lignes de leur conclusion à s'assurer que la question qu'ils posent est bien en rapport avec l'énoncé. Soulignons enfin que tout nouvel exemple et tout nouvel argument est à proscrire.

L'aphorisme paradoxal de Jean Rostand soulève le problème des bénéfices et des devoirs réciproques de l'individu et de la communauté. Parvenus au terme de notre réflexion, nous pouvons affirmer que l'individu doit à la collectivité, autant qu'il se doit à lui-même, de ne pas se fondre dans le groupe et de se défendre des séductions du profit et de l'aise. Mais il revient aussi à la collectivité de permettre à chacun des individus qui la composent de construire et d'exprimer leur individualité, librement et consciemment. C'est en ce sens du moins qu'il incombe aux individus de façonner les communautés autant qu'il est en leur pouvoir, et c'est peut-être cela que signifie en définitive défendre la collectivité : œuvrer pour que convergent les intérêts des individus et du groupe, afin que les individus éprouvent la nécessité et le désir de faire vivre la communauté à la fois pour eux, et pour elle. Il s'agit d'une entreprise délicate, toujours à recommencer. Le sujet nous invite ainsi à une position de pensée complexe, difficile à tenir jusqu'au bout sur le plan strictement intellectuel ou conceptuel, et pourtant nécessaire sur le plan moral, social et politique, d'autant plus sans doute que la modernité encourage un individualisme qui n'est pas sans conséquence sur les liens entre les individus dans la collectivité.

En identifiant les manques qui ont affecté les travaux cette année, et en mettant en évidence les aspects les mieux réussis, nous espérons avoir contribué au succès des futurs candidats. Nous les invitons à aborder l'épreuve d'Humanités avec autant de sérieux et d'engagement que leurs prédécesseurs, de manière à être en mesure, le jour du concours, de serrer au plus près la singularité de la pensée exprimée dans la citation qui leur sera soumise, et de développer à partir de celle-ci une réflexion construite, personnelle et étayée.